REVUE DE PRESSE

la manufacture
collectif contemporain

L'équipe de la Manufacture

Comité directeur

Pascal KEISER (Président) comitedirection@lamanufacture.org

Pierre HOLEMANS comitedirection@lamanufacture.org

Mael LE GOFF comitedirection@lamanufacture.org

Emilie AUDREN comitedirection@lamanufacture.org

Attachée de presse Murielle RICHARD - 06 11 20 57 35 | mulot-c.@wanadoo.fr

Communication, site, réseaux sociaux Alexandra de LAMINNE
communication@lamanufacture.org

Responsable accueil, public, billetterie Katia GARANS billetterie@lamanufacture.org

Coordination générale Laetitia LEPETIT coordination@lamanufacture.org

Directeur technique et régie générale Eric BLONDEAU blonpinte@free.fr

www.lamanufacture.org

la manufacture
collectif contemporain

Pascal Keiser

INTERVIEWS

PASCAL KEISER

La Manufacture

Inferno : ***Le fonctionnement de La Manufacture, lieu du Off largement reconnu pour la qualité de sa programmation, a toujours reposé sur un travail d'équipe, c'est une des clefs de sa réussite ?***
Pascal Keiser : Oui. Dès 2008, nous avons opté pour une gouvernance particulière basée sur un collectif composé d'une partie de l'équipe opérationnelle et de plusieurs artistes impliqués dans la structure, et qui y avaient déjà présentés plusieurs projets, dont quelques uns ont depuis été programmés dans la sélection officielle du festival. Il ne m'est plus apparu possible à ce moment de gérer seul la programmation artistique et surtout les repérages associés, à travers la France, la Belgique et parfois plus loin jusqu'au Québec, ce qui demande un travail énorme et une disponibilité impossible à tenir pour une seule personne. Apprendre à travailler ensemble dans une gouvernance réellement partagée est très enrichissant, cela apporte des effets de leviers très importants.

La Manufacture se définit comme « hors des sentiers battus », quels sont alors ces nouveaux sentiers ?
Exigence, engagement, modernité, politique, indépendance. « Capteurs de nouveauté », comme nous qualifie aimablement Jean-Michel Ribes.
J'aime beaucoup ces mots car ils définissent le travail de découverte, de première reconnaissance des grands artistes de demain que nous tentons de faire, et c'est sans doute notre principal combat annuel et notre marque de fabrique.

Votre regard a toujours été critique envers un Off de plus en plus tentaculaire et de moins en moins exigeant, La Manufacture a pourtant démontré et en peu de temps qu'il y a de la place pour un théâtre innovant. Est-ce si difficile ?
Nous sommes bien dans le Off, ne nous y méprenons pas, et nous revendiquons cet espace de liberté. Ce que nous avons essayé de démontrer, c'est qu'un autre Avignon est possible, un autre état d'esprit, à l'heure où certains disaient « Nous n'irons pas en Avignon ». Notre approche a toujours été très radicale au niveau de l'équipe dans la défense de notre ligne artistique et esthétique, de nos engagements et de ceux des artistes que nous défendons. La Manufacture c'est en toute modestie le lieu prescripteur selon les années de 600 à 900 dates vendues après chaque festival, soit 2 à 3 représentations jouées chaque jour de l'année en France et à l'étranger, sans doute une centaine de milliers de spectateurs minimum par an en plus de ceux du festival, un volume de travail énorme pour artistes et techniciens. Et surtout la défense ferme d'esthétiques, d'engagements qui vont partout sur le territoire : d'un petit théâtre municipal ou d'une MJC à un théâtre national. Avignon reste pour notre équipe l'endroit pour défendre ces paroles et ces artistes. C'est un combat annuel difficile, mais le public et les professionnels répondent chaque année de plus en plus massivement à nos propositions. C'est donc très motivant, et comme vous l'écrivez, il y a une place pour ce que nous défendons.

S'il y avait un angle qui définit la programmation 2016, quel serait-il ?
Toujours une ligne engagée, en recherche de nouvelles formes et écritures, surtout à partir d'éléments documentaires. Nous avons plusieurs projets autour du Moyen-Orient, notamment le magnifique travail de la jeune photographe belge Pauline Beugnies, lauréate du prix Nikon international, qui a vécu le printemps arabe en Egypte, puis l'arrivée de Al Sissi, autour de son exposition « Génération Tahrir ». La jeunesse qui s'affirme clairement aussi : de nombreuses « premières fois » en Avignon autour de jeunes compagnies très innovantes dans leur travail, ce sera le cas Intramuros avec une suite de 4 projets de ce type dès le milieu de l'après-midi et jusqu'en soirée, dont trois portés par de jeunes femmes.

L'accueil de la première sélection suisse en Avignon avec une performance de huit heures à la Collection Lambert et une performance du stripteaser Daniel Hellmann. Des concerts en Nighshots de Anne-Cécile Vandaelem & friends, Fantazio, Lola Bonfanti. A contre-courant, créer plus et mieux, enfin. Nous lançons les laboratoires de l'été avec la Chartreuse les 11, 12 et 13 juillet : un espace de pré-incubation de projets et de mise en réseau de résidences de création, pour profiter de la présence d'une majorité en Avignon, afin de mieux accompagner les projets en gestation ou de les susciter : auteurs, artistes, sociologues, diffuseurs se rejoignent pour faire du festival ce qu'il n'est pas mais pourrait devenir : le moment de gestation et d'incubation des projets, de structuration des résidences de création.

Vous avez largement œuvré à l'obtention du label « French Tech Culture » en fusion avec La FabricA, or Paul Rondin, directeur délégué du Festival d'Avignon, considère que c'est, pour ce dernier, une nouvelle ère. Quel est votre regard sur ce Festival de demain ?
Nous sommes certainement dans une rupture, et j'ai le plaisir d'avoir pu initier la démarche avec Paul Rondin, Olivier Py dès juin 2013 et d'y travailler avec quelques autres, à partir de ce qui avait pu être réalisé à Mons, en Belgique. Avignon, Nîmes, Arles, mais aussi Aix partagent aujourd'hui la vision que les grands évènements culturels ne sont plus seulement des moteurs pour l'hôtellerie et la restauration, mais ont le potentiel de jouer à l'année un rôle de développement territorial social, économique et dans l'innovation en complément de leur action artistique. Surtout dans des régions en situation économique délicate, notamment pour les publics jeunes.
Le numérique est une opportunité unique nous permettant de faire bouger les lignes en ce sens, et une marque mondiale comme le Festival d'Avignon est un outil fantastique pour faire de notre région la référence au niveau mondial dans ces démarches novatrices.

Vos projets s'inscrivent dans la durée, quelle est votre vision pour la Manufacture dans 5 ou 10 ans ?
Rester ce que nous sommes.

Propos recueillis par **Vincent Marin**

La Manufacture traverse le Rhône et s'en va rendre visite à La **Chartreuse de Villeneuve les Avignon** pour y installer ses « **Laboratoires d'été** ».

En partenariat avec le centre national des écritures du spectacle, 3 thèmes-sujets sont arrêtés pour les 11, 12 et 13 juillet.
Plus que jamais dans son temps et toujours en phase avec les questions fondamentales de nos sociétés, La Manufacture et La Chartreuse proposent 3 journées en invitant artistes, intellectuels à la rencontre d'un public toujours en attente.

11 juillet 2016, 14h-17h - EXILS - MIGRATIONS avec Pedro Kadivar, Kheireddine Larjam, Nasser Djemaï,h Omar Youssef Souleimane, Séverine Fontaine...
12 juillet 2016, 14h-17h - CENSURE - AUTO CENSURE avec Kheireddine Larjam, Pauline Beugnies, Bruno Lajara...
13 juillet 2016, 14h-17h - HUMANISME NUMÉRIQUE : une conférence de Milad Doueihi, historien des religions et titulaire de la chaire d'humanisme numérique à l'université de Paris-Sorbonne, chaire thématique du Labex OBVIL et de la ComUE Sorbonne Université.

8 août 2016
L'Echo

Les Belges qui font le Festival d'Avignon

Samedi dernier, le festival Off d'Avignon a fermé les portes de sa 50e édition, mettant un terme aux festivités théâtrales qui ont animé le mois de juillet dans la Cité des Papes. Petit retour sous forme de bilan avec la rencontre des responsables – belges – de deux institutions phares du festival : Pascal Keiser pour La Manufacture, structure indépendante, privée, qui se positionne comme plateforme de diffusion contemporaine à l'échelle nationale et internationale, et Alain Cofino Gomez, directeur du Théâtre des Doms, l'antenne de la Communauté française en Avignon.

Pascal Keiser: "Il y a de plus en plus de propositions artistiques engagées"

La Manufacture Collectif contemporain, c'est le lieu de la création contemporaine très attentive aux nouvelles écritures. Qu'est-ce qui a guidé vos choix pour l'édition 2016 ?

- Notre choix s'opère en fonction des propositions que nous recevons, soit plus de deux cents par an. En 2009, nous avons créé un comité de programmation qui se réunit une fois par mois à Paris et qui fait le repérage en France et ailleurs. À mon sens, la qualité de notre programmation vient du fait qu'elle d'une ou deux personnes mais de plusieurs. Notre manière de fonctionner est assez unique au sein du Festival Off d'Avignon. Je suis fier d'avoir su développer une gouvernance de ce type-là, déléguée et partagée.

La Manufacture est très attentive à la Francophonie. Ainsi, depuis quatre ans, nous discutons avec Corodis et Pro Helvetia. Après s'être demandé s'il ne serait pas judicieux d'acheter un lieu comme l'avait fait la Fédération Wallonie-Bruxelles (ndlr Les Doms), ils ont préféré développer un partenariat avec plusieurs lieux avignonnais dont La Manufacture. Leur approche nous a intéressés et nous avons concrétisé notre collaboration en 2016. Nous avons choisi de programmer ensemble " Traumboy " de Daniel Hellmann et " Conférence de choses " de François Gremaud et Pierre Mifsud. Cette année, la qualité était particulièrement au rendez-vous. Le choix était très ardu.

Quelles évolutions esthétiques voyez-vous sur le plateau?

- Beaucoup de jeunes metteures en scène âgées entre vingt-cinq et trente ans sont venues pour la première fois au Festival Off d'Avignon et à la Manufacture en particulier : Adèle Zouane, Lorraine de Sagazan, Pauline Bayle, etc. Elles ont eu une couverture presse et une reconnaissance professionnelle exceptionnelles au festival.

Après, du point de vue formel, il faut souligner, depuis quelques années, la prépondérance des " Écritures du réel " auxquelles La Manufacture accorde beaucoup d'importance. Les artistes s'emparent de plus en plus de sujets documentaires pour créer des fictions théâtrales, à travers des formes transversales.

Si on observe la scénographie, elle est de plus en plus épurée. Le plateau respire. On remarque un recentrage sur le propos, le plateau et la transversalité. Par exemple, les metteurs en scène préfèrent les musiciens live aux décors imposants, sans doute pour des raisons esthétiques mais aussi pour des raisons économiques. Il ne faut pas oublier l'impact que peut avoir un décor lourd sur le montant du prix de cession des droits d'exploitation d'un spectacle. Il y a peut-être, là, une forme d'autocensure.

Enfin, La Manufacture reçoit de plus en plus de propositions artistiques engagées sur des sujets politiques et de société. Est-ce parce que c'est la ligne artistique de La Manufacture ? Oui. En tout cas, on observe une recrudescence, surtout chez les 25-30 ans. C'est une génération plus politisée, plus engagée que celle des 35-45 ans qui n'a pas eu besoin de s'engager autant politiquement.

Olivier Py, le directeur du festival, dit que ce sont les Belges, le Théâtre des Doms et La Manufacture, qui font le lien entre le In et le Off, le festival alternatif. Qu'en pensez-vous?

- Au cours des trois dernières années écoulées, certains artistes que nous avions programmés, l'ont été au Festival In : Anne-Cécile Vandalem, Raoul Collectif, Fabrice

Murgia, Mathieu Roy, Stereoptik, etc. Des circularités existent. Beaucoup de comédiens qui ont joué dans le In reviennent dans le Off, aussi. Cette année, nous avons programmé, par exemple, le seul en scène " Toute ma vie j'ai fait des choses que je savais pas faire " mis en scène par Christophe Rauck avec Juliette Plumecocq-Mech qui a fait partie de la troupe du Théâtre du Soleil.

À mon sens, la question est moins celle du " In versus Off " que celle du Théâtre public. Le plus important, c'est la diffusion. À un instant " t ", le Festival In peut être crucial pour la diffusion d'une œuvre ou la reconnaissance d'un artiste. Alors qu'à un autre instant " t ", il peut être plus pertinent de présenter une œuvre dans le Festival Off d'Avignon. L'important, c'est de trouver les bons canaux de diffusion. Après, bien évidemment, il y a la question de certains lieux " privés " du Off qui mènent certaines politiques de programmation critiquables.

Depuis l'arrivée d'Olivier Py à la direction du Festival d'Avignon, il n'y a plus d'omertà. D'emblée, il a dit : " j'ai joué dans le Festival Off d'Avignon " (ndlr, en 2013, il a présenté son spectacle " Miss Knife " à la Manufacture). Que ce soit dans son programme qui présente des lieux du Off ou lors des conférences de presse, le Festival d'Avignon manifeste une réelle ouverture. Aujourd'hui, nous en parlons librement, mais il y a trois ans, ce n'était pas le cas. Nous vivions presqu'une situation d'apartheid : il y avait LE Festival d'Avignon et le Off. Alors que cela ne correspondait pas du tout à la réalité économique, ni à la réalité du financement public en France.

Quels sont les principaux défis de La Manufacture?

- Depuis 2015, le principal enjeu est la situation des lieux de diffusion en France. Un certain nombre de municipalités fraichement élues ont tenté d'influer sur les programmations et sont parvenues à licencier certains directeurs de structures. Ce qui n'est pas sans conséquences sur la diffusion des spectacles présentés à La Manufacture. Par exemple, le Théâtre de la Mauvaise Tête (TMT) à Marjevols en Lozères qui programmait souvent des spectacles présentés à La Manufacture, a fermé ses portes pour des raisons économiques mais aussi sous la pression politique. Le Festival Off d'Avignon, c'est justement la granulométrie de la diffusion. Aujourd'hui, un pan de la décentralisation culturelle est en danger. Inutile de se voiler la face, nous savons combien la situation est devenue difficile pour les lieux " politiques " qui veulent programmer des spectacles engagés. Toute la mécanique positive du Festival Off d'Avignon risque de s'affaiblir.

Et la question se pose de la même manière partout. Ainsi la direction du Carré Sainte-Maxime à Saint Raphaël qui a programmé le spectacle " Braises " de la Compagnie Artefact a été convoquée par le maire et a dû expliquer son choix. Pourquoi programmer " Braises " qui traite d'une famille attachée au respect des traditions et des bouleversements nés de l'éveil amoureux chez deux sœurs, Leila et Neïma ?

Certes, il y a une droitisation des idées mais beaucoup de tutelles se disent simplement qu'elles doivent influer sur la gouvernance et la programmation des lieux artistiques. On franchit une limite dangereuse pour la société. C'est un enjeu très important face auquel nous sommes assez démunis car il y a peu de leviers.

Au regard des attaques terroristes, plane aussi le danger de l'autocensure - sujet que nous avons abordé lors des " Laboratoires d'été " à La Chartreuse. Cette année, par exemple, nous avons programmé les spectacle " We love Arabs " qui réunit les artistes israélien et palestinien, Adi Boutrous et Hillel Kogan, et " Traumboy " de Daniel Hellmann qui est artiste et travailleur du sexe. En dépit de leur succès, public, critique et professionnel, nous étions " exposés ". Nous avons dû mettre en place des conditions de sécurité particulières : la fouille des sacs à l'entrée, etc. Et je me suis alors demandé : " ai-je eu raison de faire ce choix-là ? ". Comment résister sans s'autocensurer ? Et si nous ne nous autocensurons pas, sommes-nous pour autant egocentriques ?

Le contexte politique actuel pèse lourdement sur les lieux indépendants tel que la Manufacture. Notre métier change. Et nous n'y sommes pas préparés. Nous devrions peut-être suivre une formation spécifique en la matière.

Le 15 juillet dernier, le lendemain de l'attentat de Nice, le public a répondu massivement présent. Ce jour-là, avant chaque spectacle, nous avons lu un texte qui reprenait, entre autres, une phrase de Julos Beaucarne : " *Je prends la liberté de vous écrire pour vous dire ce à quoi je pense aujourd'hui : je pense de toutes mes forces qu'il faut s'aimer à tort et à travers* ". Aujourd'hui, les principaux enjeux sont moins " esthétiques " que " pragmatiques ". **Sylvia Botella**

la manufacture
collectif contemporain

RADIO

franceinfo:

18 Juillet 2016

Les "Démons" de Lorraine de Sagazan dynamitent le off à Avignon

Le festival d'Avignon se poursuit avec parmi les 1.416 spectacles proposés dans le off, comme chaque année ses bonnes surprises. La pièce qui grâce au bouche à oreille fait le plein, c'est "Démons" de Lars Lorén, dans la mise en scène très particulière de Lorraine de Sagazan, à la Manufacture.

"Démons" c'est le huis clos terrifiant d'un couple qui se déchire et qui prend comme témoins de ses crises violentes un couple de voisins. Lorraine de Sagazan ne voulait pas monter cette pièce de façon classique, dans sa mise en scène, c'est le public qui joue le rôle des voisins.
Les deux acteurs, Lucrèce Carmignac et Antonin Meyer Esquerré sont stupéfiants de naturel, ils sollicitent des spectateurs, les prennent à témoin, les séduisent. Chaque soir, en fonction des réactions du public, la pièce est différente. L'expérience est bluffante et pas question de dévoiler ici les secrets de cette mise en scène. Ce qui est certain, c'est que le public explore avec les acteurs un nouveau territoire du théâtre.

Thierry Fiorile

LA GRANDE TABLE

Aujourd'hui, je reçois un artiste suisse qui a pris ses quartiers d'été à La Manufacture. Son spectacle est l'un des plus inattendu du festival off. *Conférence de choses* est, à peu de choses près, tout ce que l'on rêve de voir au théâtre : un décor élémentaire, une scène vide, une table, une chaise et un acteur avec son sac à dos. On ne peut rêver plus minimal et de ce minimalisme surgit le plaisir. Il a 53 minutes pas une de plus pour nous entraîner à sa suite dans sa conférence qui, le jour où je l'ai vue est partie de Goethe pour bifurquer vers les Mormons en faisant le détour par la pratique d'un sport hivernal avec des précisions géographiques, scientifiques, philosophiques et ainsi de suite. C'est un vrai tour de force qui suppose de la part du comédien une mémoire inouie, un sens de l'enchainement étonnant !
Ce spectacle se joue tous les matins à 10h40 et sera présenté en intégrale à la fondation Lambert le 17 juillet soit 9 épisodes de 53 minutes chacun.

Joëlle Gayot

15 juillet 2016

LE MASQUE ET LA PLUME

Dimanche 10 juillet 2016

COUP DE CŒUR de Charlotte Lipinska

C'est un énorme coup de cœur pour WE LOVE ARABS de Hillel kogan.
Il s'agit d'un chorégraphe juif israélien qui, pour faire un spectacle de danse sur la paix et la tolérance, a besoin d'un danseur arabe. Il tombe dans tous les clichés contre lesquels il veut lutter.
C'est un spectacle chorégraphique extrêmement drôle, politique, fin, percutant !
Allez voir comment le houmous est peut-être la solution à la réconciliation des communautés…

Dimanche 17 juillet 2016

LE MASQUE ET LA PLUME

COUP DE CŒUR

De Vincent Josse

À La Manufacture, à 10h40, il y a « Conférence de choses » de François Gremaud et de Pierre Mifsud, comédien suisse qui son chronomètre en main va durant 53 minutes nous parler de quantité de choses avec un savoir inouï.

Il peut commencer par l'histoire d'Adam et Ève, parler ensuite des « Choses de la vie » de Claude Sautet d'une manière absolument passionnante, raconter après l'histoire du mot flatulence et passer aux bonbons Haribo avec un esprit d'escalier absolument inouï et surtout une véritable connaissance de ce qu'il avance.

C'est absolument passionnant !

Dimanche 17 juillet 2016

LE MASQUE ET LA PLUME

COUP DE CŒUR

De Gilles Costaz

« Toute ma vie, j'ai fait des choses que je savais pas faire » est un spectacle joué par Juliette Plumecocq-Mech, écrit par Remi De vos et mis en scène par Christophe Rauck.

C'est l'histoire d'un homme qui est pris à partie par un autre sans comprendre pourquoi alors qu'il est en train de boire une bière, comme ca arrive souvent dans des bistrots.

C'est le mental de cet homme qui se demande ce qu'il a pu faire pour être mal aimé par cet homme qui veut le cogner et qui repasse sa vie pour comprendre

Ca dure 50 minutes et c'est extraordinaire.

Armelle Héliot ***: Avec surtout une comédienne extraordinaire***

Charlotte Lipinska ***: Le conseil de Gilles Costaz est un conseil collectif. À La Manufacture à 13h30.***

LE JOURNAL DE 9H

Direction le Festival d'Avignon avec une pièce au titre un peu provocateur « We love Arabs », l'un des gros succès du off.
Un spectacle drôle et engagé de l'Israélien Hillel Kogan conçu comme un dialogue entre deux danseurs, l'un israélien et l'autre arabe.

Stéphane Capron :
Hillel Kogan est LA sensation de ce festival, la découverte d'un chorégraphe qui n'a pas sa langue dans sa poche.
Dans ce face-à-face avec un danseur arable, il traduit ses idéaux politiques avec beaucoup de distance et d'humour.

Pour marquer leur différence, les deux danseurs se dessinent un symbole sur le corps. Adi dessine l'étoile de David sur le T-shirt de Hillel tandis que ce dernier dessine sur le front de Adi un croissant qui lui répond « je ne suis pas musulman, je suis chrétien… ». Hilarité dans la salle.

Hillel Kogan joue avec les préjugés. « We love Arabs » brise les tabous avec humour et tendresse. Un spectacle porteur d'espoir

18 juillet 2016

la manufacture
collectif contemporain

PRESSE ÉCRITE

Le Canard enchaîné
Journal satirique paraissant le mercredi

Off course

TOUTE MA VIE, J'AI FAIT DES CHOSES QUE JE SAVAIS PAS FAIRE. Une seule (et quelle !) comédienne, Juliette Plumecoq-Mech. Elle joue de sa voix grave, de son physique androgyne, de sa présence intensissime pour dire un texte que lui a écrit Rémi De Vos. A partir d'une situation simple – on boit une bière tranquille dans un bar, et voilà qu'entre un colosse alcoolisé qui commence à vous chercher méchamment –, voilà une pièce (mise en scène par Christophe Rauck) qui va fouailler loin dans nos peurs et repose à sa manière la vieille question : comment ne pas paniquer face à la violence ?

J.-L. P.

13 juillet 2016

JULIETTE PLUMECOCQ-MECH

Complètement sol

Monologue Dans «Toute ma vie...», la comédienne interprète un homme victime d'une agression homophobe.

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL
Envoyée spéciale à Avignon

Au tout début, un homme est allongé sur le ventre, dans le périmètre d'un corps dessiné à la craie. Comme après un crime. Cet homme s'anime progressivement, comme s'il ressuscitait. La comédienne Juliette Plumecocq-Mech interprète un type qui relate qu'il buvait une bière tranquillement dans un bar quand un autre, à peine entré, l'a abreuvé d'injures homophobes. Agressé, envahi par la peur, le narrateur raconte la scène dans une tension crescendo, un flux de mots qui va et vient musicalement sur l'événement avec un humour noir. Juliette se trouve dans la peau d'un homme, une habitude. Christophe Rauck, le metteur en scène et directeur du Théâtre du Nord, qui travaille avec elle depuis vingt ans, en parle comme d'une «*actrice assez atypique*». «*C'est lié à mon androgynie*, explique la comédienne, à la sortie du spectacle, dans la cour de la Manufacture, à Avignon. *Avec Christophe Rauck, je n'ai fait que des garçons. Je suis un double artistique et il a du mal à me voir en robe.*» Lancelot dans *le Dragon*, Khlestakov dans *le Révizor*, Arlequin dans *Cœur ardent*… Jusqu'à ce gars qui boit une bière et n'a rien demandé à personne. Un autre rôle dont elle rêvait? «*Hamlet, avant de ne plus pouvoir physiquement…*» Rires.

COSTUME-CRAVATE

Cette grande brigitte aux yeux comme des soucoupes sait aussi faire la femme. Dans *Whistling Psyche* de Sebastian Barry, mise en scène par Julie Brochen, la rencontre d'un médecin et d'une infirmière, elle interprétait la seconde, Florence Nightingale. «*J'avais une super belle robe. Je faisais mon métier, enfin!*» Rires. Mais endosser un personnage masculin l'amuse, comme un enfant qui se déguise avec sa panoplie de Zorro ou de Superman. Le décalage produit permet aussi des fulgurances. «*J'ai souvent l'impression que le théâtre est écrit, fait et conçu par les hommes. Du coup, dans ces endroits-là, je ne me pose pas la question, je mets un costume, une cravate, je m'appelle Jean-François, et voilà.*» Sur ⟶

Juliette Plumecocq-Mech, en novembre au Théâtre du Nord. PHOTO SIMON GOSSELIN

CULTURE

*** la scène du quotidien, depuis son enfance, qu'elle soit en cheveux longs-jupe ou pantalon-cheveux courts, on s'interroge: «*Fille ou garçon? Homme ou femme?*» Régulièrement, on lui donne du monsieur et elle se fait souvent virer des toilettes pour femmes.

«FOUTEZ-MOI LA PAIX»

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le monologue de *Toute ma vie, j'ai fait des choses que je savais pas faire* a été écrit pour Juliette Plumecocq-Mech par Rémi de Vos. Leur premier monologue, à elle, à l'auteur et au metteur en scène. Elle avait une préoccupation intime en tête. L'interview de Chris Norman, un Anglais qui était dans le Thalys en août 2015 lors de l'attentat avorté, l'avait marquée. D'abord terrorisé à la vue de la mitraillette, il s'était caché. Puis, en voyant les deux Américains intervenir, il a pensé qu'à plusieurs, il était possible de le maîtriser. «*Il a dit alors: "Je ne suis pas un héros, je suis comme tout le monde, j'ai eu très peur. Je vous invite à penser à ce que vous feriez dans cette situation."* C'est *quelque chose qui m'a toujours préoccupée depuis que je suis petite.*» La pièce, qui parle de violence gratuite, de barbarie et du «Foutez-moi la paix», a été créée le 4 novembre, avant les attentats de Paris. Elle a senti qu'elle était vécue différemment quand elle l'a reprise en janvier. Depuis l'attentat d'Orlando, aux Etats-Unis, elle peut aussi résonner comme un texte sur l'homophobie. «*Ce texte devenait de plus en plus dur. Chaque virgule, chaque fin de phrase devenait douloureuse. On l'a retravaillé avant de venir à Avignon pour l'alléger, pour que je ne me charge pas d'une émotion que le spectateur peut avoir.*»

Pendant les quarante-cinq minutes du spectacle, Juliette Plumecocq-Mech, vêtue d'un sweat-shirt et d'un pantalon noir, joue par terre. Son corps en mouvement vient enrichir le monologue. Déjà, dans le *Cercle de craie caucasien* de Brecht, le juge Azdack était souvent au sol. C'était la première pièce créée avec Christophe Rauck après le Théâtre du Soleil, où ils s'étaient connus. «*Si le corps prend en charge aussi la situation, je n'ai pas de psychologie à mettre.*» La première fois qu'elle est venue à Avignon, c'était à sa sortie du conservatoire, en 1988, avec Gérard Laurent. A la rentrée, elle va poursuivre la tournée de *Toute ma vie...* (médiathèques, écoles). «*Les jeunes sont interpellés par ce texte qui résonne avec leur propre vécu d'agressions.*» Elle va enseigner en master au conservatoire de Lille, choisir des scènes de Rémi de Vos et des situations classiques «*pour que les élèves se rendent compte qu'un auteur contemporain demande autant de rigueur qu'un auteur classique*». ◆

TOUTE MA VIE, J'AI FAIT DES CHOSES QUE JE SAVAIS PAS FAIRE m.s. CHRISTOPHE RAUCK mise en scène de RÉMI DE VOS avec Juliette Plumecocq-Mech. Jusqu'au 24 juillet à la Manufacture d'Avignon.

l'Humanité
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

OFF

L'histoire d'un homme à terre

Juliette Plumecocq-Mech incarne magistralement l'histoire d'un gars qui vient de se faire passer à tabac.

Envoyée spéciale.

Un homme à terre. En position fœtale. Les contours de son corps sont dessinés à la craie sur le sol. C'est d'outre-tombe qu'il nous parle. D'un au-delà pas si loin tant il nous semble entendre son dernier souffle. L'homme murmure, d'abord doucement. Puis la voix s'affirme, s'amplifie, se déploie dans l'espace nu. Et nous raconte les derniers instants d'une vie. Une vie stoppée net, un soir, dans un bar miteux d'un quartier miteux où se retrouvent ceux qui errent tard dans la nuit. Un homme pénètre dans ce bar. Choisit sa victime au hasard. Ça tombe sur celui-ci. Ça aurait pu être n'importe qui d'autre. Insultes, menaces, engrenage fatal jusqu'aux coups. Un acte gratuit. Violence aveugle. L'homme est à terre. Personne ne vient lui prêter main-forte. Il agonise sous nos yeux. On ne voit rien. On imagine tout. On éprouve dans notre chair les coups portés. La peur.

Christophe Rauck a passé commande à Remi de Vos : *« Toute ma vie, j'ai fait des choses que je savais pas faire. »* Suintent l'urgence, la sueur et la peur, mais aussi cet instinct de survie face à une mort probable. Un texte sans fioritures, joué par Juliette Plumecocq-Mech, corps androgyne, musculeux, malléable. L'actrice porte le texte à bout de bras, de jambes, de son corps tout entier. Elle joue à terre, ne se relèvera jamais, reprendra son souffle entre quelques sonates de Beethoven. On est suspendu à ses lèvres. Elle parle et parle, se soûle de mots comme on s'accroche à la vie. On peut parler de performance. On peut saluer une actrice qui a du cran, habitée par son rôle jusqu'à en avoir le vertige. • **M.-J. S.**

À la Manufacture, jusqu'au 24 juillet, à 13 h 30
Rés . 04 90 85 12 71.

Le Monde

Cinquante-trois minutes trente-trois de bonheur

Dans le « off », à Avignon, La Conférence de choses » hisse la digression au rang d'art virtuose

AVIGNON - envoyée spéciale

Haut les cœurs. Pas facile de replonger dans le Barnum avignonnais après l'attentat de Nice. Les parades de nombre de compagnies du « off », avec leur gaieté forcée et braillarde, laissent un arrière-goût un peu nauséeux. Mais il y a aussi des perles dans ce « off », dont l'une vient de Suisse, et ne peut faire que du bien, avec son humour tendre et impavide.

La chose s'appelle *Conférence de choses*, elle se déploie en neuf épisodes de 53 minutes et 33 secondes chacun, joués individuellement chaque matin à La Manufacture, qui ne cesse de s'affirmer comme le lieu le plus pointu du « off » sur la création contemporaine – on peut y voir aussi, entre autres, *We Love Arabs*, par le chorégraphe israélien Hillel Kogan, et *Démons*, de Lars Noren, dans la mise en scène originale de Lorraine de Sagazan.

On doit cette belle réussite à deux doux rêveurs, le metteur en scène François Gremaud et l'acteur Pierre Mifsud. Les deux hommes avaient déjà travaillé ensemble, quand ils ont eu l'idée d'un spectacle qui mettrait en scène le savoir et l'« idiotie » (au sens philosophique du terme) à l'heure de Wikipédia et des liens hypertextes, qui semblent offrir une connaissance infinie, à la portée de tous.

Marabout-bout de ficelle

La Conférence de choses est un marabout-bout de ficelle virtuose et ludique, qui fonctionne exactement comme quand on clique d'un lien à l'autre sur Wikipédia, sauf qu'ici il s'agit d'un être humain qui raconte. Lors du septième épisode, le premier que nous avons vu, Pierre Mifsud, partant de la rue des Ecoles, à Avignon, où se trouve La Manufacture, en est arrivé à parler d'Adolphe Thiers et de Victor Hugo, de Marthe de Béthanie, d'Alphonse Daudet et de Tartarin de Tarascon avant de trousser, glissant d'une boucle de savoir à l'autre, un saisissant développement sur *Les Oiseaux*, d'Hitchcock, et de retomber sur ses pattes avec Goethe et *Les Souffrances du jeune Werther*.

Pierre Mifsud, seul sur le plateau, installe un minuteur réglé sur 53 minutes et 33 secondes . JB COMPAGNY

Le lendemain, pour le huitième épisode, le voilà qui, repartant de Werther, dérape sur un cours de bobsleigh, démonstration à l'appui, et sur l'histoire de Joseph Smith, le fondateur des Mormons, puis disserte sur les peuples migrants, ce qui l'amène à l'histoire de ce poisson à tête de serpent qui marche au fond de l'eau. Il sera aussi question de bisons et de mortadelle, de la kabbale et de la flatulence, de Valery Larbaud et de la cafetière italienne, de l'écriture automatique et... de Marcel Duchamp, nos deux amis livrant quand même au passage une des clés de leur entreprise. *« L'ambition n'est pas de dire que le savoir humain est absurde, mais plutôt, pour paraphraser le philosophe Clément Rosset, de* "rendre le réel à son insignifiance" *en montrant à la fois la grandeur et la vacuité du savoir encyclopédique »*, explique François Gremaud.

Un art de la digression irrésistible, et provoque un sentiment totalement jouissif

Ce qui rend la chose délicieusement drôle, dans ce spectacle qui met la connaissance et la bêtise cul par-dessus tête, c'est la manière dont Pierre Mifsud la joue : l'acteur restitue à merveille, dans le moindre geste, la moindre mimique, le mélange de passion, de sérieux, de naïveté qui est souvent celui des « sachants » de tout poil. A Paris, il faudra attendre la saison 2017-2018 pour pouvoir respirer à pleins poumons ce bon air d'absurde suisse, quand le spectacle viendra au Théâtre du Rond-Point. Alors, en attendant, quelques bouffées seront bienvenues, dans la fournaise avignonnaise. ■

FABIENNE DARGE

Conférence de choses, par François Gremaud et Pierre Mifsud. Avignon « Off », La Manufacture, à 10 h 40, jusqu'au 24 juillet. Tél. : 04-90-85-12-71.

19 juillet 2016

Le Canard enchaîné
Journal satirique paraissant le mercredi

Off course

REVOLT. SHE SAID. REVOLT AGAIN. Une pièce très « air du temps », écrite par une Anglaise, Alice Birch. Féministe, drôle, vacharde. Jouée pour la première fois en France. Quatre bons comédiens, une demi-douzaine de saynètes (ils disent « *short-cuts* »), pas de continuité narrative, juste des situations : sexe, amour toujours, folie, travail, famille. Un fil, cependant : chaque fois, un personnage est confronté au formatage des mots et des gestes, à l'aliénation marchande, au machisme toujours là. Exemple : une femme vient de s'allonger, à moitié nue, une pastèque à ses côtés, dans l'allée d'un supermarché. Elle a visiblement quelque chose qui ne tourne pas rond. En face, le discours idiot, policé, tournenrond, marketé, à côté de la plaque, des chefs de rayon. C'est grinçant, très réussi, énergiquement mis en scène par Arnaud Anckaert.

J.-L. P.

– mercredi 20 juillet 2016 –

Le Parisien

Théâtre : rions en Avignon !

FESTIVAL. Parmi les 1 400 spectacles du Off, nous avons craqué pour plusieurs comédies savoureuses à découvrir jusqu'au 30 juillet dans la cité des Papes.

Nicolas Bonneau interprète différents Misanthropes modernes. **Richard Volante**

« Looking for alceste » : L'enfer, c'est les autres ? *****

Entouré de ses amis pour son anniversaire, un homme se trouve d'un coup las de tout, éructe et vire tout le monde, pris par l'envie de fuir, s'extraire du monde et vivre loin des hommes. Mais comment ? Il va alors à la rencontre des Misanthropes d'aujourd'hui... Sur scène, Nicolas Bonneau, qui a effectivement rencontré ces Alceste contemporains, interprète avec gourmandise tous ces personnages, mêlant le récit de son enquête aux vers de Molière d'une éclatante modernité trois cent cinquante ans après. Le comédien est accompagné d'une violoncelliste et d'une chanteuse à la voix rauque pour des illustrations musicales rock et baroques. Drôle, fin et élégant.

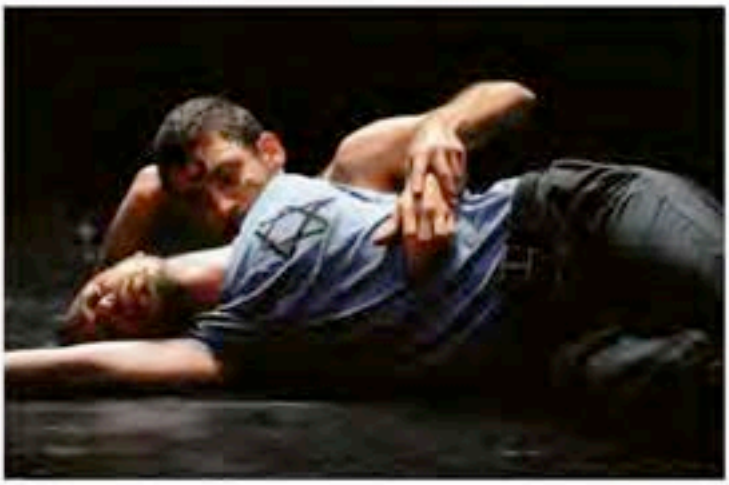
Sylvain Merle

***« LOOKING FOR ALCESTE »**, La Manufacture Patinoire. 12 h 20.*

21 juillet 2016

Libération
JEUDI 21 JUILLET 2016

Hillel Kogan (tee-shirt bleu) et Adi Boutrous (survêtement noir) dans une pièce pleine d'autodérision. PHOTOS GADI DAGON ET ADELINE KEIL



«WE LOVE ARABS» satire dans tous les sens

Off Le chorégraphe israélien Hillel Kogan se met en scène avec le danseur Adi Boutrous dans un duo dont l'ironie mordante tout en finesse brocarde les discours bien-pensants sur le partage et la coexistence entre Juifs et Arabes.

Par
ÈVE BEAUVALLET
Envoyée spéciale à Avignon

Quand, au détour d'une ruelle avignonnaise, on a lu le titre du spectacle sur une affiche, on s'est écriée intérieurement : «*Au secours !*» Peut-être qu'on était mal disposée. Qu'on s'était lassée des discours grandiloquents que les politiques culturelles peuvent pondre sur le «*rassemblement des diversités et l'amour des possibles*» (coucou l'édito du Festival In d'Avignon). Qu'on était fatiguée de constater que le racisme est 70% du temps abordé au théâtre sur la fréquence (devenue inaudible) du lyrisme bien-pensant. Qu'on était, enfin, pile en train de se demander si certains artistes du Moyen-Orient ne cédaient pas parfois à ce qui ressemble à une injonction : traiter, avant tout, de l'oppression socio-politique dans leur pays et de l'espoir de réconciliation entre les peuples. Pour diverses raisons, donc, on n'avait pas trop envie d'aller voir *We Love Arabs*, un duo dont on savait qu'il était proposé par un chorégraphe israélien soucieux de s'exprimer sur la coexistence en embauchant un danseur arabe. On y est quand même allée. Et l'on s'est entièrement laissé prendre au jeu.

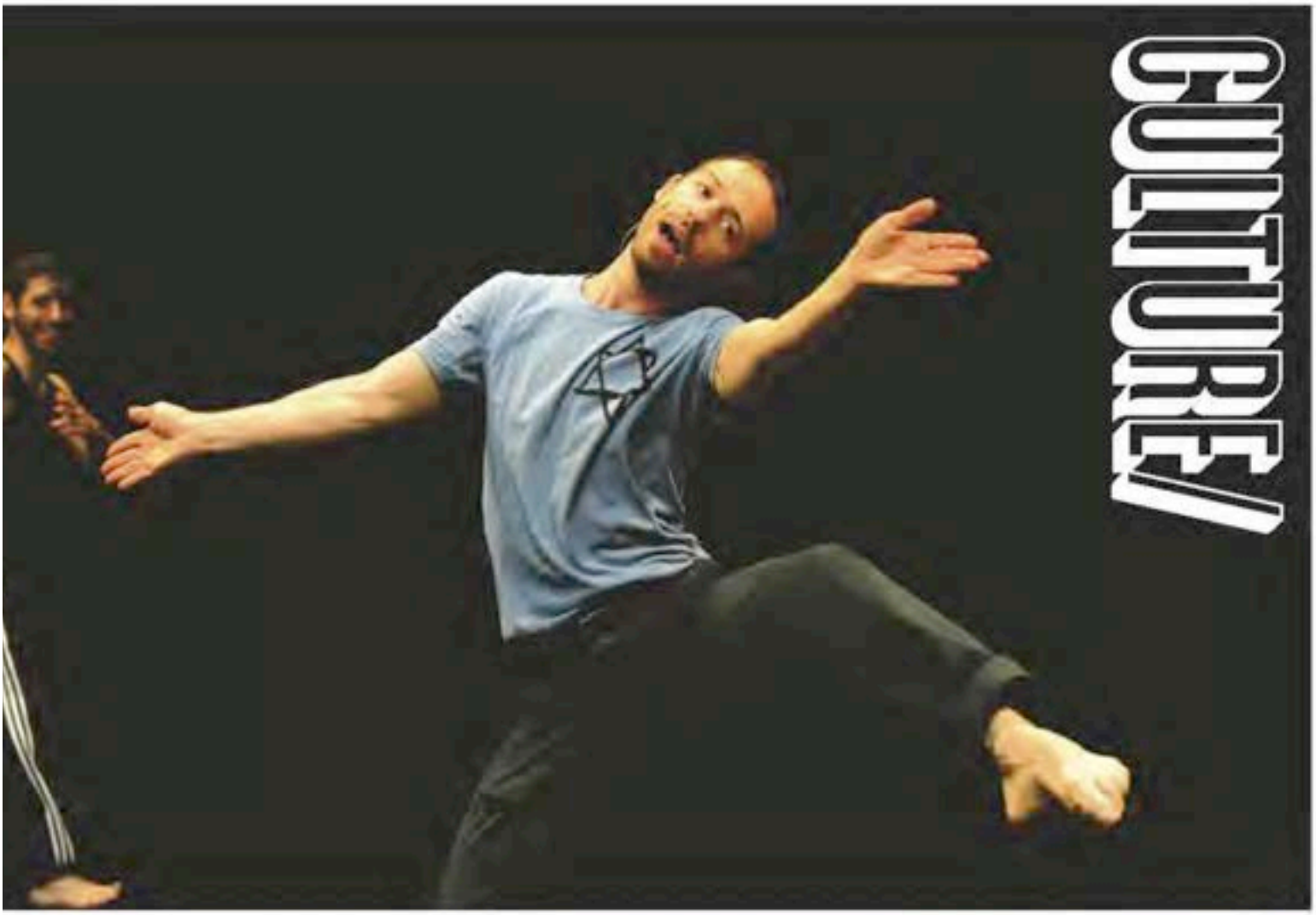
MISSION IMPOSSIBLE

Le lendemain, attablé face à nous dans un café, le chorégraphe israélien Hillel Kogan, connu pour être l'assistant du célèbre Ohad Naharin et une figure centrale de la Batsheva Dance Company de Tel-Aviv, sourit chaleureusement quand on lui avoue qu'on s'est fait avoir comme une bleue : «*Oui, ça nous amuse de contrarier ces attentes. Le titre joue bien sûr sur un cliché, il est ironique.*» Il est donc parfaitement adapté à cette farce parodique, bijou d'autodérision qui taclage, entre lard et cochon, les ressorts éculés de l'art politique, le paternalisme colonial, mais aussi les attitudes les plus drôles du milieu chorégraphique (folklore lexical, verve poétique, etc.). Car *We Love Arabs* est une sorte de docu-menteur. C'est un chef-d'œuvre qui met en scène le processus de création d'un spectacle pourri.

On y suit, sur le plateau, les répétitions de la pire chorégraphie kitscho-engagée qu'un artiste puisse imaginer autour de la coexistence entre Israéliens et Palestiniens. Un peu comme si Bruno Vandelli (le juré de feu *Popstars*) avait maladroitement transposé l'histoire de ce conflit sans fin pour *M6*. Dans le rôle du chorégraphe israélien – sorte de descendant direct de Bouvard ou Pécuchet –, Hillel Kogan lui-même. Ou plutôt une version méchamment grotesque de lui-même, qui certifie qu'il est «*de gauche, hein*», qu'il lit «*Ha'aretz, tous les journaux de gauche*» et qui explique aux spectateurs vouloir créer une œuvre sur «*l'identité*» et «*l'espace commun*», destinée à être jouée durant trois jours dans le désert, avec installation de tentes pour les spectateurs. Ainsi doit-il embaucher un danseur arabe pour jouer le rôle de l'Arabe – ce qui, apprend-on dans la pièce, relève presque de la mission impossible. «*Ça, c'est véridique*, commente le «vrai» Hillel Kogan au café. *Adi Boutrous est le seul danseur arabe israélien que je connaisse. Regardez, en cinquante ans d'histoire de la Batsheva, il n'y en a pas un seul…*»

RELATION INFANTILISANTE

De son côté, Adi Boutrous explique en souriant : «*Et ça nous amusait aussi de jouer du fait que je ne corresponde pas à l'image "typique" de l'Arabe. Je suis plutôt blanc, j'ai les yeux clairs, je ne m'appelle pas Mohammed, je suis chrétien, ma petite amie est juive… Et tout ça contrarie un peu les plans et les préjugés du personnage joué par Hillel sur scène, qui ne veut surtout pas que les spectateurs puissent les confondre.*»



Extrait. Hillel a demandé une improvisation à Adi et salue sa performance : «*Bien! Bien! Ça m'a fait flipper, j'étais ailleurs, j'étais avec toi dans ton village. C'est quoi ton village, Adi? – Tel-Aviv…*»
Magnifique ressort comique que de voir alors, une heure durant, le «faux» Hillel Kogan se complaire dans l'évocation du «*partage*», de la «*coexistence, chorégraphiquement parlant*», de «*l'authenticité du mouvement*», et reproduire sans même s'en apercevoir tous les travers de l'impérialisme, en imposant à son danseur une relation hiérarchique mielleusement infantilisante, ne lui laissant jamais la parole et l'obligeant à modifier sa gestuelle. On admire alors ce Narcisse hilarant dans la pleine jouissance de son génie, se délectant de ses trouvailles à la symbolique pompière et à l'emphase romantico-too much. «*Donc, maintenant je voudrais qu'on parle de responsabilité. Et pour cela, je voudrais utiliser le humour comme une texture chorégraphique, qui a un mouvement rond, fluide, liquide… Une texture qui peut permettre la liquidité d'identité…*» explique sur scène le chorégraphe, après avoir proposé à Adi un duo fourchette-couteau (la fourchette revenant à Hillel évidemment). On se met à espérer le pire, et l'on ne sera pas déçu lorsque Hillel franchit, main dans la main avec Adi, la «*rivière*» (la barrière scénesalle), puis trempe le pain pita dans le houmous et le dépose sur la langue des spectateurs pour sceller l'union sacrée avec «*l'altérité*».

RÔLE HÉROÏ-COMIQUE

C'est inévitable, il y eut quelques méprises, depuis sa création datée de 2013 (mais accueillie pour la première fois en France, à la Manufacture d'Avignon, dans le Festival Off). Les deux artistes nous confirment avoir entendu les réserves «politiques» de certains spectateurs visiblement très soucieux de victimisation et peu sensibilisés à la satire, déplorant que sur scène, le rôle de l'Arabe ne résiste pas, ne se rebelle pas, ne dise que trois phrases. «*C'est bien sûr l'inverse de ce qu'est Adi est dans la vraie vie*», explique Hillel. Mais sur le plateau, Adi exécute en bon élève, conscient néanmoins de la loufoquerie de son employeur. «*Et en même temps, c'est très fidèle à la condition de la minorité arabe israélienne, à qui on ne donne pas la parole*», rétorque Adi. Tout l'intérêt de cette pièce, mille fois plus efficace que les ressacées de discours politiquement corrects égrenés dans les salles, repose donc sur l'ironie d'une finesse rare avec laquelle le (vrai) Hillel Kogan a su jouer.
Les spectateurs israéliens sont habitués depuis plusieurs années à lire les chorégraphies de Hillel Kogan avec vigilance. Ce quadragénaire, fils d'immigrés russes, grand lecteur des écrits d'Edward Said sur l'orientalisme, s'est précédemment fait repérer comme chorégraphe avec son *Sacre du printemps*, notamment. Une revisitation du ballet historique version stéréotypes à cinq centimes : «*Dans mes pièces, j'aime parler de la danse comme milieu sociologique et me placer tout à la fois dans un rapport naïf et distancié aux clichés*», poursuit ce danseur pédagogue qui souhaite aujourd'hui ralentir un peu avec Batsheva pour se consacrer davantage à ses projets. Pour construire ce rôle héroï-comique, le chorégraphe est donc parti d'une caricature de lui-même, mais aussi des différents «maîtres» qu'il a croisés durant sa carrière d'interprète. La Québécoise Marie Chouinard (présente au même moment dans le Festival In), par exemple, ou, incontournable, Ohad Naharin, le très félin directeur de la Batsheva Dance Company – lequel s'est bien sûr reconnu dans la pièce lorsqu'il l'a vue à Tel-Aviv… «*Mais Ohad aime rire de lui-même. Quand, sur scène, je dis à Adi : "Ne me montre pas quel danseur tu es, montre-moi l'animal que tu es, OK?" c'est du Ohad Naharin tout craché… Mais bon, c'est une inside joke.*»

RÉFLEXES RACISTES

La grande qualité de la pièce – la seule bonne farce que l'on connaisse désormais sur la profession chorégraphique – est que le discours est suffisamment crédible, et les chorégraphies suffisamment travaillées, pour nous perdre sans cesse entre premier, second et millième degré du goût. Loin des personnages de tyrans folkloriques que la culture pop a accordés aux chorégraphes, le rôle de Kogan brille par ses ambiguïtés. Qui peut dire que l'auteur se moque de sa rhétorique quand il explique avec une bêtitude douceureuse que «*l'espace prend du plaisir avec toi, Adi*» ? Parce que, oui, admet le vrai Hillel, «*c'est tout à fait le genre de phrases que je peux dire sérieusement en cours pour expliquer la qualité d'un mouvement. Même si j'aime trouver ça ridicule*».
Brûlot contre les envolées autocentristes de l'art politique, réquisitoire contre les réflexes racistes les plus larvés, *We Love Arabs* est donc également une autofiction décalée, une entreprise de conjuration. «*C'est une pièce née du sentiment de honte, de culpabilité, que je peux ressentir en tant que juif, de gauche, trop paresseux, trop égoïste pour militer comme je le devrais, sans doute. J'ai eu envie de rire de ça.*» On espère donc voir tourner en France ce chorégraphe passionnant, que l'on se risquera à qualifier, en raison de son art de l'ironie, de Flaubert de la danse. Quitte à se vautrer à notre tour dans les clichés. Mais après tout, a-t-on toujours envie de leur échapper?

WE LOVE ARABS
de HILLEL KOGAN
avec Adi Boutboul. Manufacture, 2, rue des Ecoles, Avignon (84). A 10h40, jusqu'au 24 juillet.
Reste : www.avignonleoff.com
Puis le 18 et 19 novembre au Monfort (75015).
les 13 et 14 janvier 2017 à la Filature, Mulhouse (68).
les 28 et 29 janvier au Théâtre Sénart, Scène nationale, Melun (77).
le Gueuil à Châteauvallon, Scène nationale (83), et en septembre au Théâtre du Rond-Point (75008).

Le Monde
DIMANCHE 24 - LUNDI 25 JUILLET 2016

Réconciliation : Hillel Kogan envoie valser les clichés

Le chorégraphe israélien interprète sa pièce « We Love Arabs » avec une gouaille moqueuse

DANSE

AVIGNON - *envoyée spéciale*

Lorsque la moindre personne que vous croisez à Avignon, fan de danse ou total néophyte, vante le même spectacle chorégraphique, il ne s'agit plus d'un buzz mais d'un succès. *We Love Arabs* (avec un titre aussi racoleur, heureusement que le fond tient bon !), chorégraphié par l'Israélien Hillel Kogan, qui l'interprète en duo avec Adi Boutrous, rafle le gros lot. Une lichette de houmous pour fluidifier la machine et en avant pour une heure de danse qui tchatche fort.

Le thème du choc juif et arabe, toujours d'une violence dévastatrice, n'a rien de neuf. Sauf qu'il dépote ici sur un nouveau tempo entre two-men show et pièce contemporaine, le tout vrillé par la gouaille moqueuse d'Hillel Kogan. Son sens de la dérision (auto aussi !), qui ne craint pas la caricature au risque de perdre le spectateur, s'applique autant à la rencontre entre les deux hommes qu'à son processus de création et le jargon arty qui va avec. Le duo, à double détente, flingue en même temps les clichés sociétaux et chorégraphiques. Ce qui n'empêche pas Kogan de produire du mouvement, et du bon, tout en balançant à fond sur les tics des créateurs qui se la pètent !

Le sujet contenu dans le titre est sérieux et le reste mais se fait drôlement secouer entre les pattes de Kogan. Faux naïf vraiment perplexe, il tente de comprendre ce qui ne va pas chez lui : *« Il y a des endroits où l'espace me rejette et cet espace qui n'est pas moi appartient à un… Arabe ! »* Et en voilà donc un qui apparaît pour mieux tenter d'abattre les préjugés. L'Arabe est musulman (non, Adi Boutrous est chrétien), il danse du ventre (non, il roule hip-hop), boit du thé à la menthe (oui, pourquoi pas)…

Un étendard choré-politico-rigolo

Bateleur-danseur à la langue bien pendue, Hillel Kogan optimise son talent dans *We Love Arabs*. Ses qualités (un talent textuel et comique), ses apparents handicaps (un léger achoppement sur les phrases qui maintient le suspense) s'entortillent dans un *flow* accidenté dont les béquilles à répétitions (ok, ok, cool, cool…) relancent la vague de rires. Face à un Adi Boutrous parfait en presque muet à qui on ne la fait pas, le pédagogue et chorégraphe repéré en Israël agite un nouvel étendard choré-politico-rigolo bien parti pour tourner. ■

ROSITA BOISSEAU

We Love Arabs, *d'Hillel Kogan. La Manufacture, jusqu'au 24 juillet, 10 h 40. En tournée : le 18 et 19 novembre, Le Monfort, Paris.*

Éléments perturbateurs

AVIGNON OFF

Avec un réalisme doux-amer ou sous forme de comédie sociale grinçante, deux compagnies se penchent sur la réalité des sans-abri.

Anaïs Heluin

Un fou de l'exclusion. Une remise en cause vivante de la norme. Tel que le décrit le psychologue et ethnologue Patrick Declerck dans *Les Naufragés* (2001) et *Le sang nouveau est arrivé* (2005), le clochard est une créature quasi beckettienne. Un désespéré plein de l'espoir d'un jour meilleur, dont les contradictions font un sujet éminemment théâtral.

Jean-Christophe Quenon dans *On a fort mal dormi*.

On a fort mal dormi, d'après Patrick Declerck, à 16 h 15 à La Manufacture, jusqu'au 24 juillet, 04 90 85 12 71.

Ce n'est pourtant pas ce qui a intéressé le metteur en scène Guillaume Barbot, dont le spectacle *On a fort mal dormi* est présenté à la Manufacture. Interprété par Jean-Christophe Quenon, ce « seul en scène » s'attache aux paradoxes de l'observateur de la rue. Au mélange complexe d'amour et de dégoût qui unit Patrick Declerck aux hommes et aux femmes sans abri, pour qui il a ouvert, en 1986, la première consultation d'écoute au sein de Médecins du monde, à Nanterre.

Montage de plusieurs textes de l'auteur, le récit est centré sur un épisode très théâtral, qui cristallise l'ambiguïté du personnage. *On a fort mal dormi* s'ouvre sur une opération de déguisement : en distribuant quelques anecdotes personnelles et en accueillant les retardataires, Jean-Christophe Quenon s'habille. Un pull, deux pulls, trois… « *Les clochards transportent leur maison sur eux* », dit-il. Non qu'il s'apprête à incarner un des patients de Nanterre : il est déjà dans le rôle du médecin, en train de se déguiser en clochard pour se faire embarquer dans le centre qu'il a créé. Ni vu ni connu. Le comédien excelle à transmettre l'humanité torturée de Patrick Declerck. Son humour et sa poésie, loin de toute idéalisation de la misère de la rue et de ceux qui tentent de l'apaiser.

Politis
N° 1413-14-15 - DU 21 JUILLET AU 24 AOÛT 2016

Politis

Septembre 2016

Gilles Costaz

Qu'est-ce qu'elle a, sa gueule ?

THÉÂTRE

Un monologue tragique et drôle de Rémi De Vos sur la violence irrationnelle.

C'est l'histoire d'un type qui n'a rien fait. Il est entré dans un bistrot, a commandé une bière et s'est trouvé pris à partie par un inconnu. Les insultes et les menaces pleuvent. Le buveur de bière voudrait protester de sa bonne foi. Mais l'inconnu martèle, fulmine, insulte. Le faciès de l'innocent assoiffé ne lui revient pas. Il le traite de « *pédé* » et poursuit son travail de marteau-piqueur. Le buveur ne comprend pas. La peur s'installe en lui. Tout un voyage mental se produit. Reviennent des souvenirs obscurs. Ce moment difficile pourrait mal finir. Il finira certainement mal…

Ce monologue d'à peine une heure, *Toute ma vie j'ai fait des choses que je ne savais pas faire*, créé au Théâtre du Nord à Lille, repris à la Manufacture à Avignon, à présent en tournée, Rémi De Vos – un auteur à l'œuvre baraquée, il ne doit pas se laisser intimider dans les bars ! – l'a écrit pour le public jeune.

C'est un texte sur la violence irrationnelle. « Qu'est-ce qu'elle a, ma gueule ? », dirait Hallyday. Ici, la gueule ne demande rien. Elle prend les coups et un homme assiste au déchaînement d'une imbécillité dont il est la victime. Ce pourrait être démonstratif, c'est magnifiquement intériorisé. C'est l'envers humain d'un fait divers. Chez De Vos, de *Projection privée* à *Occident*, d'*Alpenstock* à *Trois Ruptures*, il y a toujours de la violence, toujours passée au crible pour mieux tenter de l'arrêter.

Prenant pour acquise la fin tragique de l'amateur de bière – ce que De Vos suggère sans la donner pour certaine, nous semble-t-il –, Christophe Rauck fait jouer la pièce à l'horizontale, couché ! C'est un mort qui nous parle et qui est joué par une actrice n'interprétant que des rôles masculins, Juliette Plumecocq-Mech.

La comédienne nous a souvent sidérés. Elle est là, plaquée au sol, ahurissante de tranquillité désespérée, comme réconfortée de pouvoir parler après avoir été aplatie par un rouleau compresseur. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cette interprétation qui triture infiniment le sentiment d'incrédulité et la mise en scène de Christophe Rauck, suggérant sans images l'enfer de Dante et le troquet du coin, sur un fond musical emprunté aux sonates de Beethoven, sont d'une constante drôlerie. Le rire terrasse la bêtise. Pendant une heure. ●

Politis

Septembre 2016

Gilles Costaz

Qu'est-ce qu'elle a, sa gueule ?

THÉÂTRE

Un monologue tragique et drôle de Rémi De Vos sur la violence irrationnelle.

C'est l'histoire d'un type qui n'a rien fait. Il est entré dans un bistrot, a commandé une bière et s'est trouvé pris à partie par un inconnu. Les insultes et les menaces pleuvent. Le buveur de bière voudrait protester de sa bonne foi. Mais l'inconnu martèle, fulmine, insulte. Le faciès de l'innocent assoiffé ne lui revient pas. Il le traite de « *pédé* » et poursuit son travail de marteau-piqueur. Le buveur ne comprend pas. La peur s'installe en lui. Tout un voyage mental se produit. Reviennent des souvenirs obscurs. Ce moment difficile pourrait mal finir. Il finira certainement mal…

Ce monologue d'à peine une heure, *Toute ma vie j'ai fait des choses que je ne savais pas faire*, créé au Théâtre du Nord à Lille, repris à la Manufacture à Avignon, à présent en tournée, Rémi De Vos – un auteur à l'œuvre baraquée, il ne doit pas se laisser intimider dans les bars ! – l'a écrit pour le public jeune.

C'est un texte sur la violence irrationnelle. « Qu'est-ce qu'elle a, ma gueule ? », dirait Hallyday. Ici, la gueule ne demande rien. Elle prend les coups et un homme assiste au déchaînement d'une imbécillité dont il est la victime. Ce pourrait être démonstratif, c'est magnifiquement intériorisé. C'est l'envers humain d'un fait divers. Chez De Vos, de *Projection privée* à *Occident*, d'*Alpenstock* à *Trois Ruptures*, il y a toujours de la violence, toujours passée au crible pour mieux tenter de l'arrêter.

Prenant pour acquise la fin tragique de l'amateur de bière – ce que De Vos suggère sans la donner pour certaine, nous semble-t-il –, Christophe Rauck fait jouer la pièce à l'horizontale, couché ! C'est un mort qui nous parle et qui est joué par une actrice n'interprétant que des rôles masculins, Juliette Plumecocq-Mech.

La comédienne nous a souvent sidérés. Elle est là, plaquée au sol, ahurissante de tranquillité désespérée, comme réconfortée de pouvoir parler après avoir été aplatie par un rouleau compresseur. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cette interprétation qui triture infiniment le sentiment d'incrédulité et la mise en scène de Christophe Rauck, suggérant sans images l'enfer de Dante et le troquet du coin, sur un fond musical emprunté aux sonates de Beethoven, sont d'une constante drôlerie. Le rire terrasse la bêtise. Pendant une heure. ●

Causette
PLUS FÉMININE DU CERVEAU QUE DU CAPITON

Le off de Causette

Comme tous les ans, voici un programme concocté par la rédaction pour profiter au mieux du Festival d'Avignon. Théâtreux, théâtreuses, du 6 au 31 juillet, suivez notre sélection les yeux fermés, mais régalez-vous les yeux ouverts !

PAR SARAH GANDILLOT ET ANNA CUXAC

HOMÈRE dépoussiéré

Récompensée par le prix des lycéens au Festival Impatience, la pièce a fait p
ler d'elle partout où elle est passée cette année. Cette *Iliade*-là ne peut q
nous séduire puisqu'elle s'affranchit de la vision archaïque des sexes de ce b
vieil Homère, qui donne le beau rôle au très viril genre masculin, tandis q
les femmes sont cantonnées à leurs rôles d'épouse et de mère. Pour dépo
siérer l'affaire et questionner les stéréotypes, la distribution des rôles est, p
moments, inversée. Hector est joué par la comédienne Jade Herbulot
Charlotte Van Bervesselès endosse le rôle d'Achille. Eh ben voilà ! Enfin !

Iliade, mise en scène de Pauline Bayle. À La Manufacture,
du 6 au 24 juillet à 21 h 20.

OFF LES RÉSIDENTS

MISE EN SCÈNE EMMANUELLE HIRON
LA MANUFACTURE 12H

« En 2060, un tiers de la population aura plus de 60 ans. L'espérance de vie augmente mais le risque de tomber dans la démence aussi. »

Ô VIEILLESSE ENNEMIE

— par Rick Panegy —

« What a feeling? » questionne Irene Cara à la radio alors qu'à l'écran de petits vieux errent dans une maison de repos. « Nostalgiiiiiie », répond l'image suivante. Les premiers instants de la pièce d'Emmanuelle Hiron débutent par la première partie de son documentaire sur ceux qu'elle appelle « les résidents » : ces petits vieux des maisons de retraite.
À partir du témoignage de Laure Jouatel, médecin gériatre, et en la suivant dans son travail pendant plus d'un an auprès des « résidents », Emmanuelle Hiron a mis en place une pièce documentaire, qui alerte, révèle, prévient sur la vieillesse et les maisons de repos. Sans détour, sans poésie, sans misérabilisme ou sentimentalisme, la comédienne incarne les propos du médecin qu'elle a recueillis. Elle les interprète face public entre quelques séances de projection de son documentaire où les « résidents » évoluent au gré d'un quotidien répété inlassablement. Un quotidien que l'auteur explore, de manière neutre, entre soins, accompagnement, bienveillance. Dans le discours pourtant, Hiron pointe le paradoxe de notre société : un monde où l'on vieillit davantage mais où l'on ne parvient pas, malgré la qualité des personnels accompagnants, à conserver une qualité de vie pourtant essentielle à la dignité humaine. Brisant l'un des tabous les plus prégnants – la vieillesse, la fin de vie –, Emmanuelle Hiron livre un exposé brut, préférant le discours de vérité à la théâtralisation du propos : entre témoignage et conférence, « Les Résidents » s'adresse à nous avec la force de la sincérité et l'autorité de la justesse.

REQUIEM POUR NOS VIEUX

— par Audrey Santacroce —

Comment nous occupons-nous de nos personnes âgées ? Que faire des vieux qui sont considérés comme pas dignes, pas montrables ? Qui décide de ce qu'est un vieux digne ? Le seul en scène d'Emmanuelle Hiron n'est pas facile mais nécessaire. Pas facile non pas parce qu'il est aride (bien au contraire, il ne l'est pas), mais parce qu'il nous met face à ce que nous refusons tous de voir : la déchéance du corps, la vieillesse de nos proches comme notre propre vieillesse. On a tendance à éluder la question par peur de devoir se confronter à un sujet largement tabou dans les sociétés occidentales. Emmanuelle Hiron ne répond pas aux questions qu'elle pose mais donne des pistes de réflexion. Elle sort aussi les personnes âgées du silence en filmant plusieurs résidents d'un Ehpad et en se concentrant sur Mado, une belle vieille dame qu'on devine résignée à sa condition. Pas tire-larmes ni racoleuse, la pièce émeut pourtant. Mado, c'est notre grand-mère, notre mère, c'est nous. Emmanuelle Hiron est une jolie funambule qui marche en équilibre sur son fil sans jamais tomber dans le pathos. Apprendre à accepter la mort comme faisant partie intégrante de la vie, voilà tout un programme. La comédienne, également auteure de son texte, aborde le droit à la mort comme le droit à la vie. L'humanité est rendue à ces vieux, nos vieux, si touchants dans les images lorsqu'ils dessinent ou travaillent leur psychomotricité avec le kinésithérapeute. Humanité, c'est le mot : « Les Résidents » est une pièce profondément humaine, à voir avec un mouchoir à portée de main.

WE LOVE ARABS

Avec un titre un poil racoleur comme celui-ci (mais pour une fois, c'est tant mieux !), « We Love Arabs » pouvait difficilement passer inaperçu. Par chance, on l'a très vite décrit comme l'une des petites pépites du OFF. Et pour cause ! Le chorégraphe Hillel Kogan y raconte avec beaucoup d'humour son processus de création d'une œuvre porteuse de paix entre les communautés israélienne et arabe. Dans une sorte de forme « pour les Nuls », il dit le mouvement : poser des mots sur ses ondulations physiques lui permet de démolir les clichés par le geste. Si la démarche politique semble incontestablement bien menée, ce duo dansé perd de sa force dans une errance entre poésie et humour. ***F.F.***

DANSE-THÉÂTRE / OFF
— MANUFACTURE 10H40 —

FIGHT NIGHT

Quel est l'intérêt de vivre en société si c'est pour finir par en devenir une statistique, un élément chiffré sans nom ni âme, dont l'identité se retrouve systématiquement noyée ? C'est la question que posent les Belges d'Ontroerend Goed dans « Fight Night ». À travers un dispositif original et – on suppose – faussement interactif, les spectateurs sont invités à voter pour leur candidat favori lors d'une sorte de reality show qui prend rapidement des tonalités idéologiques. Mais qu'importe si nos votes influent réellement sur la trame, finalement : l'intérêt est avant tout de nous confronter à nos choix et à leurs conséquences pour mieux les interroger, et éventuellement questionner ceux des autres. Un spectacle dont on sort avec l'envie de parler à ses voisins, plaisir assez rare pour être souligné. ***Y.G.***

THÉÂTRE / OFF
— MANUFACTURE 14H15 —

FESTIVAL D'AVIGNON

OFF

À MES AMOURS

MISE EN SCÈNE ADÈLE ZOUANE

LA MANUFACTURE 17H55

« Du premier baiser à la première fois, " À mes amours " est une invitation à retraverser les différents visages de l'amour avec les yeux d'une enfant puis d'une adolescente et enfin d'une jeune femme. »

LA VIE D'ADÈLE

— par Marie Sorbier —

Adèle Zouane est de ces actrices qui irradient et partagent avec force et simplicité leur présence joyeuse. Elle envahit l'espace nu du plateau de la Manufacture avec un seul en scène, « À mes Amours », dont elle est l'auteur et le sujet unique. Se servir de soi pour toucher à l'universel est souvent un projet dangereux surtout quand le thème du récit autobiographique est tout aussi tarte à la crème que le procédé. En équilibriste sensible, l'actrice évite ici le trou béant du mélo sucré et s'offre avec légèreté et espièglerie. De la petite fille de huit ans à celle, présente sur scène, de vingt-cinq ans, une constante se dessine : une obsession pour l'amour et la vie. Lettre enflammée, déceptions, découverte du désir et recherche permanente de son futur mari et père de ses enfants sont les uniques moteurs de cette femme qui se construit grâce au regard des garçons qu'elle croise. La mise en scène faussement simpliste crée avec rien tout un monde où le public s'amuse à voir grandir la petite Adèle, devenant le confident des espoirs brisés et des épanchements de son cœur qui apprend à petit pas, cahin-caha, à battre. Une maison bleue et des jumeaux, voilà sa définition du bonheur : dans une vidéo d'archive de l'actrice/auteur/personnage/fille de quatorze ans, elle se confie avec une désarmante foi dans l'avenir sur son futur sentimental. Ce n'est donc pas une énième fable sur les déboires sentimentaux d'une trentenaire en quête de l'homme idéal dans un monde de merde mais un condensé de vie d'une jeune fille normale, sans histoire tragique ou extraordinaire mais avec une sincérité qui déclenche souvent le rire. Un rire franc dénué de cynisme qui panse les plaies sentimentales de l'enfance en les transformant en patrimoine commun.

BODY LANGUAGE

— par Armen Verdian —

Quand elle entre sur scène en trimballant son corps de femme dans ses grolles d'ado, qu'elle vous accroche de ses grands yeux noirs sous le prétexte qu'il faut « faire durer » cette première impression puisque c'est celle qui compte, on se dit déjà que le spectacle ne pourra pas être complètement mauvais. On se dit aussi qu'on aimerait connaître cette grande gueule qui croit qu'on croit qu'on l'a déjà vue quelque part – à l'école primaire d'Orthez à la fin des années 1990, peut-être ? En vrai, si j'avais eu une camarade de classe comme elle, croyez bien que je m'en serais souvenu. Déjà, on se sent aimé : elle a une passion pour les garçons et quand l'un d'entre eux a le bon goût de lui plaire (et ils ont souvent bon goût), elle donne tout, tout de suite, avec la joie qui déborde partout, les oreilles qui chauffent et le cœur qui bat à tout rompre. Ensuite, elle pose les bonnes questions : pourquoi diable faut-il que l'amoureux se « fasse désirer » alors qu'il DOIT savoir qu'il nous fait languir comme une morue sur un banc de sable (elle fait très bien la morue échouée) ? Enfin, elle est suffisamment jetée pour écrire à douze ans des lettres au futur père de ses enfants, mais suffisamment douée pour qu'on aille checker notre boîte aux lettres au cas où. Ça a l'air niais dit comme ça, mais non. La langue est pendue mais précise et décalée, l'humour évolue joliment avec l'âge du personnage, il y a 10 minutes de trop mais on s'en fiche. Avec une chaise, deux beaux nichons, trois dictons arabo-bretons, quinze histoires de garçons et quelques insolubles réflexions (l'amour ou le désir ? Hmm, les deux mon colonel), c'est sa gigantesque gloutonnerie de vie, de chaque petit épisode insignifiant et délicieux de vie, qu'on dévore aussi.

FESTIVAL D'AVIGNON

OFF

DÉMONS

MISE EN SCÈNE LORRAINE DE SAGAZAN

LA MANUFACTURE 19H40

« C'est une banale histoire entre un homme et une femme. Murés. Dans l'appartement qu'ils avaient pourtant choisi pour être au monde. »

DES MONTS D'AMOUR

— par Rick Panegy —

Ça crie, ça se bat, ça se moque, ça se méprise et ça se brise. Ça s'aime aussi. Entre ardeurs et frustrations. Il y a tout cela dans les « Démons » de Lars Norén, ces « amoureux » qui ne savent pas s'aimer, ou peut-être qui ne peuvent s'aimer qu'en se déchirant dans l'ardeur d'une passion (quasiment au sens christique du mot). Les revoilà dans une version totalement affolante et allumée de Lorraine de Sagazan, qui éclate sans hésitation le huis clos de l'auteur suédois pour en faire un espace de vie et de folie doublement délicieux. Délicieux, car il laisse la part belle à deux excellents comédiens, Lucrèce Carmignac et Antonin Meyer Esquerré, au talent comique indéniable et remplis d'une énergie et d'une capacité à improviser (autour de situations clés du récit) absolument remarquables. Ils occupent la scène avec une autorité certaine, et un naturel qui renforce le malaise ironique d'un couple sarcastique, exprimant son amour dans l'humiliation et la violence. Délicieux aussi, car ce malaise, présent chez Norén, est ici habilement mis en situation par Sagazan. Scéniquement, dramaturgiquement, ou au niveau de l'adaptation, la metteur en scène invente le huis clos amoureux collectif : dans un dispositif bifrontal, elle propose un théâtre quasi participatif, où le public est ici partie prenante du récit (il fait partie des « invités », en guise de second couple dans le texte de Norén). Placé dans une position de déclencheur cathartique, le public, inclus dans la dynamique du malaise amoureux, n'en rit pas moins de la situation qu'il observe en voyeur consentent… et dont il est l'instigateur, le complice ou l'hypothétique miroir.

FOCUS — IN / OFF

OFF ON A FORT MAL DORMI

MISE EN SCÈNE GUILLAUME BARBOT LA MANUFACTURE 16H15

« Adaptation des "Naufragés" et du "Sang nouveau est arrivé", de Patrick Declerck, "On a fort mal dormi" est un témoignage de son expérience comme psychanalyste auprès des sans-abri.»

MÉTA-THÉÂTRE POLITIQUE CONTRE L'EXCLUSION

— par Julien Avril —

Un monologue puissant et d'une grande finesse, qui met en lumière, avec à la fois gravité et humour, mais sans jamais être agressif, notre incapacité à donner une place à ceux qui sont exclus.

Comment entrer dans le drame lorsqu'on traite d'un sujet aussi « dramatique » que l'exclusion et le quotidien des clochards ? Il serait insupportable de voir un acteur singer le mendiant du coin de la rue avec un réalisme complaisant. Heureusement, c'est une tout autre approche que nous propose Guillaume Barbot, pour donner corps aux témoignages de Patrick Declerck. Jean-Christophe Quenon, assis parmi nous, commence par parler de lui-même, de l'expérience théâtrale qu'il s'apprête à vivre : se mettre à la place d'un médecin qui a travaillé durant quinze ans dans les centres d'hébergement pour SDF ; et c'est avec beaucoup de finesse et de pudeur que nous glissons d'un coup dans le théâtre, presque sans nous en rendre compte. Comme s'il lui suffisait de le dire pour l'être soudain, Quenon est à présent Declerck assis parmi nous, parlant de lui-même et de l'expérience qu'il s'apprête à vivre : se mettre à la place d'un clochard pendant une nuit. Cette mise en abyme (un homme qui se met à la place d'un homme qui se met à la place d'un autre homme) nous permet à tous d'aiguiser au mieux notre capacité d'empathie et pose un cadre suffisamment solide et sécurisant pour que nous puissions plonger dans le récit effroyable du quotidien de ces « fous de l'exclusion », comme le dit si justement Patrick Declerck.

> **“ On ne sort pas indemne d'un tel spectacle**

À la fois cru et cruel, le texte va très loin dans la description de l'horreur et de l'ironie, et c'est un courage qu'il faut saluer. Cependant, les garde-fous sont là : l'humour, parfois très acerbe ; le droit que s'arroge l'acteur de dire « Stop ! » et d'interrompre le jeu, de sortir de l'action pour que nous reprenions ensemble notre souffle et nos esprits. Tout cela nous permet de nous mettre à distance pour à la fois nous préserver mais aussi nous livrer à une vraie réflexion critique et concrète sur notre manière d'être face aux exclus que nous rencontrons. Car on apprend aussi beaucoup grâce à ce témoignage, et l'on s'étonne d'en savoir si peu, et l'envie nous vient d'en savoir encore davantage. Grâce au charisme de Jean-Christophe Quenon et à la sobriété de la mise en scène de Guillaume Barbot, le spectacle réussit le tour de force de nous amener au plus près de nos sentiments de rejet et de dégoût, mais, une fois ceux-ci représentés, voici qu'ils s'estompent, comme par effet de catharsis. Et lavés que nous sommes de notre répulsion, nous pouvons enfin nous approcher, nous familiariser avec ces personnes et reconnaître en elles nos semblables et non des étrangers. On ne sort pas indemne d'un tel spectacle, on en sort blessé dans sa condition d'homme, par phénomène d'identification avec ces blessés du corps social qui nous sont décrits. Mais on en sort aussi différent, et différents sont sans doute à présent notre regard et notre posture envers eux, car donner à voir, à comprendre, proposer un instant de se mettre à la place de, rendre familier, c'est faire reculer la peur, permettre la rencontre. « On a fort mal dormi » est un spectacle aussi subversif que nécessaire, du vrai et beau théâtre politique, de celui qui agit sur le monde.

TOUTE MA VIE, J'AI FAIT DES CHOSES QUE JE SAVAIS PAS FAIRE

Un corps écrasé sur le sol, encerclé par la ligne blanche des cadavres. Le corps se lève lentement et, dans un monologue chorégraphié, reconstitue par la parole une intrigue qui ne se déroule qu'en une ou deux minutes de temps réel. Le texte de Rémi De Vos est la transfiguration d'un fait divers d'homophobie ordinaire en un récit déconstruit, inégal mais incisif, qui traduit l'impuissance de la victime comme du spectateur-témoin face à l'irruption de la violence. Si l'ensemble peine parfois à nous impliquer entièrement et laisse une impression de symbolisme flottant, le propos est servi par la prestation androgyne et saisissante de Juliette Plumecocq-Mech ainsi que par la mise en scène sobre et élégante de Christophe Rauck. ***M.D.***

THÉÂTRE / OFF
— LA MANUFACTURE 13H30 —

OFF LOOKING FOR ALCESTE

MISE EN SCÈNE NICOLAS BONNEAU

LA PATINOIRE - MANUFACTURE 12H20

« Le soir de l'anniversaire de ses quarante ans, un homme traverse une crise de lucidité et semble découvrir le monde qui l'entoure. »

L'IMPOSSIBLE RETRAIT

— par Youssef Ghali —

Alceste. Ce vu et revu. Cette figure tutélaire du théâtre français, usée jusqu'à la corde, donnée à souffrir à tout jeune homme qui a un jour voulu s'essayer au théâtre, et à tant d'autres spectateurs. Molière est un contemporain, peut-on si souvent lire dans les notes d'intention, celles de si nombreux metteurs en scène, certainement en manque cruel d'imagination, et qui en reviennent toujours, par conséquent, à ce classicisme forcené qui paralyse si durement notre théâtre. Alceste, comme Tartuffe ou Argan, nous est ainsi toujours assené, dans des productions fades où la pensée s'est éteinte, sans scrupule, sous le prétexte éculé que Molière, dans son si incroyable génie précurseur, nous parle finalement d'aujourd'hui, et qu'il suffit de nous redonner bêtement ses mots pour que nous en soyons convaincus.

Heureusement, il reste des créateurs qui, eux, osent encore interroger les absolus et ne se contentent pas de se reposer sur la paresse populaire. Nicolas Bonneau est de ceux-là. Avec son « Looking for Alceste », il recherche, il questionne, il tente de trouver ce qui, au cœur du « Misanthrope », fait que nous pouvons encore être touchés par Molière. S'appuyant sur une création lumière épurée et la présence de deux musiciennes, il explore, en toute humilité, et perce avec acuité la douleur de vivre avec soi parmi les autres, dans un envoûtant poème scénique qui brille par son audace de mettre sur un pied d'égalité le français courant de témoignages recueillis et la langue statufiée du dramaturge, et nous ravit en nous faisant enfin entendre Molière s'adressant à nous tel qu'il devait probablement le faire en son temps : humblement, et avec bienveillance.

ALCESTE MÈNE L'ENQUÊTE

— par Floriane Fumey —

« Trop de perversité règne au siècle où nous sommes / Et je veux me tirer du commerce des hommes », nous confiait déjà en 1666 Molière dans « Le Misanthrope ». Quatre siècles plus tard, notre homme moderne émet toujours le même souhait : « Les autres me font tellement chier que j'ai eu envie d'en faire un spectacle. » Ici, Nicolas Bonneau part du postulat extrêmement simple de l'actualité de la pièce de Molière. De là, il s'attaque à l'épineux sujet de l'être au monde. Vaut-il mieux vivre seul ou en groupe ? Comment s'extraire du cercle vicieux du système sans retomber dans l'éternelle quête d'attention humaine ? On connaît la chanson : « L'homme est un loup pour l'homme » ; « Je t'aime, moi non plus… » Fuir, est-ce donc courageux ou est-ce un délit de lâcheté ? Après un dîner d'anniversaire raté, un homme pète les plombs. Cliché de la quarantaine, âge tout rond et de remise en question. Ses potes sont égoïstes, très occupés par leurs nombrils, réacs, etc. Il faut fuir, tout plaquer, et surtout changer. Il part donc à la rencontre d'ermites imaginaires et se heurte à leurs contradictions. Attention à ne pas se méprendre, il a du flair, de l'humour et de l'autodérision. Avec un petit quelque chose de baroque, une violoncelliste et une chanteuse de caractère accompagnent ses diatribes. Le plateau est sobre : un divan orange pour Alceste et un cadre pour les musiciennes. Les lumières efficaces. Voilà une variation qui a du chien. Moralité : ne serions-nous finalement tous pas des Alcestes en puissance ? « Installés confortablement dans vos bulles, allez-vous réellement finir par vous rencontrer ? » lance-t-il à la salle.

OFF CONFÉRENCE DE CHOSES

CONCEPTION FRANÇOIS GREMAUD LA MANUFACTURE 10H40

« Des rives de la rigueur scientifique à celles de la folie langagière. »

KING OF COMEDY

— par Audrey Santacroce —

On pourrait ne venir à Avignon que pour ça. Chaque matin, Pierre Mifsud règle son minuteur sur 53 minutes et 33 secondes exactement. Le ton est donné : la « Conférence de choses » verse dans l'humour absurde. Absurde mais méticuleux. Le conférencier azimuté propose un cycle de conférences en neuf parties, où chacun peut piocher ce qui l'intéresse ou l'amuse.

En sortant de la conférence, on a ri mais on se sent aussi moins bête. Car l'humour est érudit. Bien évidemment invérifiables, les informations délivrées sont pourtant si pointues qu'on peine à croire qu'elles ne soient pas vraies. Et c'est ce qui amuse. Rappelez-vous, au lycée, votre professeur préféré qui mêlait la petite histoire à la grande, émaillant ses cours d'anecdotes amusantes pour que vous reteniez mieux ce qu'il vous enseignait. C'est exactement ce qui se passe ici. Pierre Mifsud, c'est à la fois votre prof d'histoire, votre prof de philosophie, votre prof de géographie et votre prof d'histoire de l'art, celui qui ne paie pas de mine, arrive avec un sac à dos plus gros que lui, s'assied sur la table et pas sur la chaise parce qu'il est cool, et parle, parle, parle. Le pari est fou mais réussi. Parti de l'histoire du nom de la rue Thiers, voisine du théâtre où la conférence se donne, François Mifsud en arrive aux tablettes de chocolat et à Cecil B. DeMille prêtant sa voix à Dieu dans « Les Dix Commandements ». On aurait envie que la conférence ne s'arrête pas tant on sent qu'ici tout est prétexte à un jeu de mots, à un souvenir, à une histoire amusante.

> “
> **Un cours de pataphysique**

On voudrait lever le doigt pour poser des questions à ce professeur Nimbus pour participer, nous aussi, à ce cours de pataphysique. On peut choisir de s'accrocher pour suivre de bout en bout le cours magistral qui nous est dispensé. On peut aussi choisir de picorer çà et là, de se laisser aller à rêvasser, tendance écoute flottante psychanalytique, et attraper des bouts au passage. Le vrai talent de Pierre Mifsud et de François Gremaud, c'est de faire croire que tout est improvisé, réminiscence des comptines enfantines en marabout-bout-d'ficelle, alors que tout est forcément réglé au millimètre, comme une symphonie. Comme chez tous les grands, c'est de la précision que naît le rire.

On s'est surpris, quand le minuteur placé dans le sac à dos a sonné et qu'on ne l'a pas entendu, à espérer que là aussi c'était une blague, que rien n'avait sonné et que la conférence allait continuer. On a regretté, aussi, de ne pas avoir pu comprendre les références à la conférence précédente. On a envisagé, enfin, d'aller voir l'intégrale de la conférence le 17 juillet à la Collection Lambert. Car la « Conférence de choses », dans son intégralité, dure huit heures. On comprend alors que la conférence est pensée comme une performance physique, comme une installation d'art contemporain qui se rapproche des théories de Jonas Mekas concernant ses films expérimentaux projetés non pas dans des cinémas mais dans des galeries : on va, on vient, on regarde un bout, on sort prendre un café et on revient. Mais on le confesse, chez I/O, on a bien envie d'enchaîner les huit heures tant on a succombé au charme de Pierre Mifsud. Pour participer à l'expérience collective et ressortir hallucinés, changés par cette traversée intello mais pas chiante.

PARADOXAL

C'est paradoxal. En effet, le sujet est tentant : rêve, réalité, frontières entre les deux. L'acteur fait bien son métier, disons-le. L'espace se crée sous nos yeux avec presque rien. Un bureau, des bouteilles d'eau. La lumière fait savamment son office et crée des lieux plus ou moins intimes. Sauf que le texte n'y est pas. Les débuts sont pourtant prometteurs, les adresses au public convaincantes. Puis, petit à petit, on perd l'envie d'écouter, parce que les mots s'enchaînent sans que le sujet soit clairement abordé. Il manque la force d'une écriture qui nous emmènerait dans le doute, dans le rêve. Or l'histoire se délite, et on aimerait sortir. C'est donc paradoxal que tous ces ingrédients réunis ne parviennent pas à nous enthousiasmer. Et si le métier d'auteur ne se collectivisait pas ? ***L.F.***

THÉÂTRE / OFF
— LA MANUFACTURE 14H40 —

la manufacture
collectif contemporain

INTERNET

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

« Conférence de choses » : Des flots de savoirs pour une rivière de rires

Dans la riche « Sélection Suisse en Avignon » qui s'étale de La Manufacture au Théâtre Gilgamesh, se nichent la « Conférence des choses », un spectacle étonnant proposé par la 2B Company de Lausanne.

Une table, une chaise, un verre d'eau, un minuteur et son esprit. Voilà ce dont **Pierre Mifsud** semble avoir besoin pour donner chaque jour, durant 53 minutes et 33 secondes, sa « *Conférence de choses* ». **Une impressionnante performance langagière et encyclopédique.**

Ces conférences sont au nombre de 9 – bien que nous ayons assisté à la 10e. On imagine donc qu'il doit il y avoir **une bonne part d'improvisation dans l'écriture bondissante de François Gremaud et Pierre Mifsud.** Celui-ci, également acteur, parle chaque jour de tous les sujets imaginables avec une dextérité mentale aussi précise que les pas d'un funambule sans filet au-dessus du Grand Canyon. Il mélange citations et anecdotes, jonglant de **Victor Hugo** à **Jean-Philippe Rameau** – où on apprend qu'il est le compositeur de *Frère Jacque*s –, Quasimodo, **Sylvia Cristel** et l' « adulescence » du roi David avant de refaire avec brio de grandes scènes du cinéma hollywoodien d'inspiration biblique des années 1950. Il continue par un peu d'étymologie, Nabokov, Clark Kent, Linné, Buffon et la composition de la moquette. **Il raille la connaissance universitaire avec tact et rend des événements géniaux alors que si on s'en tenait aux faits, ils seraient loin d'être passionnants.**

Outre ces folles associations d'idées, l'humour vient du corps de l'acteur. Des blagues volontairement pas drôles évacuées d'un revers de la main aux mauvaises chutes d'histoires longues, la simplicité et la timidité de Pierre Mifsud le rendent aussi drôle qu'attendrissant. Caché derrière sa montagne de savoir, il s'étonne lui-même des rires qu'il provoque et masque une certaine dérision de la connaissance en la saupoudrant d'euphémismes et de gestes stéréotypés, tout cela avec la complicité d'un public qui n'hésite pas à participer. **Rarement un bouillon de culture n'aura été aussi drôle.**

Hadrien Volle

17 juillet 2016

Théâtral magazine.com

Toute ma vie j'ai fait des choses... : Arrêt sur image - Avignon OFF

Son corps est effondré sur le sol. Tragiquement entouré de ces traits de craie blanche que la police criminelle trace pour fixer l'emplacement d'un cadavre. Une voix sourde monte, lente élocution pour évoquer l'agression tragique qui vient de survenir. Ralenti à l'extrême, le texte nous parvient par la voix grave, presque rocailleuse de Juliette Plumecocq-Mech. Comme une musique. La comédienne au look androgyne joue un garçon. TShirt, jeans et chaussures noires, cheveux gris en arrière, il décortique posément tout ce qu'il n'a pas fait pour se défendre d'une agression homophobe purement gratuite. Comme si le temps s'était arrêté : il était là, seul en train siroter sa bière dans un bar, lorsqu'un homme est entré et a décidé de « lui faire sa fête ». Ne rien pouvoir faire face à une décharge d'agressivité. Une frayeur que Remi De Vos décrit très bien dans ce texte que lui a commandé le directeur du Théâtre du Nord à Lille Christophe Rauck, en décomposant le processus psychique de l'agressé. Subir une peur paralysante, être terrorisé ; le metteur en scène propose de nous le montrer par une forme de chorégraphie au sol de ce corps qui se tord, se contracte, s'arc-boute, s'agenouille.
On mesure l'effort de la comédienne qui joue dans de telles positions, mais ce langage du corps soutien le monologue d'une façon phénoménale. Sans artifice, le visage pratiquement neutre, Juliette Plumecocq-Mech fait tout passer par sa voix et ses postures. Une gestuelle recherchée, jamais naturelle, mais est-il naturel de se faire agresser parce que l'on est PD ? Jusqu'au dénouement tragique… **François Varlin**

Toute ma vie j'ai fait des choses que je savais pas faire, de Remi De Vos. Mise en scène : Christophe Rauck.. Avec Juliette Plumecocq-Mech
Avignon, La Manufacture, à 13h30, jusqu'au 24 juillet 04 90 85 12 71 www.lamanufacture.org

17 juillet 2016

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Liebman renégat : hommage d'un fils à son père

Henri Liebman dresse avec humour et délicatesse le portrait de son défunt père, Marcel Liebman, intellectuel belge, militant juif de gauche, pro palestinien. David Murgia met en espace ce spectacle qui connaît des moments de creux.

Riton Liebman, c'est d'abord un visage connu du cinéma français. Il a été Pierrot dans la série télévisée *Joëlle Mazart* avec Véronique Jeannot dans les années 80. Il a fait ses débuts sur la toile avec Patrick Dewaere et Gérard Depardieu dans *Préparez vos mouchoirs* en 1978, puis a tourné dans beaucoup de films à succès.

Cet acteur belge, qui a connu des hauts et des bas (il se confie dans ce spectacle) raconte sa vie à travers celle de son père, Marcel Liebman, grand intellectuel de gauche, meneur dans les évènements de mai 68 à l'Université Libre de Belgique, un juif pro palestinien. Même s'il « *n'arrive pas à la cheville de son père* » comme le dit Riton Liebman, **ce monologue orchestré par David Murgia à la mise en scène est souvent touchant.**

Les petits moments de faiblesse sont comblés par le musicien Philippe Orivel. On navigue dans les souvenirs de cette famille, des ancêtres qui ont connu la 2ème guerre mondiale jusqu'à la naissance du fils de Riton Liebman, Félix qui a aujourd'hui 15 ans et qui est né prématurément.
Le propos est malheureusement quelque fois anecdotique pour donner au spectacle une force universelle. Mais on passe tout de même un bon moment parce que la sincérité se lit dans les yeux de Riton Liebman.

Stéphane Capron

18 juillet 2016

l'Humanité.fr

Conférence de choses

La Manufacture, rue des écoles à 10h40, réservations 04 90 85 12 71

On est prévenus, la causerie, à moins que ce ne soit un cours, d'ailleurs le prof, pardon, le comédien (Pierre Mifsud) est fort à l'aise dans l'exercice, dure 53 minutes et 33 secondes. Le minuteur en témoigne. Chaque jour de la semaine, la séance est différente, évolutive. Inutile d'être présents tous les jours. Des séances de rattrapage sont aussi possibles. Mais on peut, et c'est généralement le cas, choisir tel ou tel matin, pour participer à l'aventure. Conçu par François Gremaud, ce spectacle, car s'en est bien un, rassurez-vous, permet de s'instruire, mais oui, et de se souvenir de personnages comme un certain Adolphe Thiers qui déclarait « qu'un peuple instruit est un peuple ingouvernable ». On y croise aussi Hugo, Goethe, Werther, les mormons, la Belgique et la biodiversité. De quoi bien débuter une journée. **Gérald Rossi**

19 juillet 2016

l'Humanité.fr

Looking for Alceste

La Manufacture (Patinoire), rue des écoles à 12h30, réservations 04 90 85 12 71

Beau et intelligent. Evidemment, dire cela d'un, ou a fortiori, à un misanthrope, pourrait relever du manque de discernement. Mais cela convient absolument à cette proposition de Nicolas Bonneau, qui avec Fannytastic et Juliette Divry se livre aux délices du genre. Violoncelle et clavier, voix et texte, ponctuent cet étonnant moment de réflexion et d'humour mêlés. Cécile Arthus et Camille Behr ont ajouté leurs petites mains pour la mise en scène et l'écriture. Avec de vrais morceaux du texte de Molière, qui comme dans un puzzle trouvent leur place exacte dans l'aventure, « cette pièce soulève des interrogations qui me préoccupent au quotidien » explique Nicolas Bonneau qui réussit un intéressant brassage entre plusieurs rives du temps qui court. Un des moments forts du Off, c'est certain.

Gérald Rossi

19 juillet 2016

Télérama.fr 19 juillet 2016

Avignon : le corps comme vecteur d'émotion dans trois spectacles du Off

(…) “Coûte que coûte” par Brigitte Seth et Roser Montllo Guberna, et “Toute ma vie, j'ai fait des choses que je savais pas faire”, de Rémi De Vos, démontrent combien le corps peut être expressif.

Rire

Crise et morosité ambiantes sont les thèmes qui hantent en filigrane *Coûte que coûte* comme des leitmotivs. Mais qui ne feront pas pour autant du nouvel oratorio créé par Brigitte Seth et Roser Monttlo-Guberna une proposition triste. Car les deux actrices danseuses, conteuses, et farceuses, avancent sur le fil de l'ironie. Elles nous racontent leur quête éperdue du bonheur, en nous serinant sur tous les tons, cette obsédante question : *« Ça va ? »* Sur une scène parsemée de pupitres dont elles effeuillent les partitions blanches, elles naviguent en noir et font la paire. Seth, ronde et charnue, aime la pantomine et grince volontiers des dents. Montllo-Guberna, mince et sèche, esquisse plus volontiers des pas de danse précis. Leur parti ? Celui d'en rire, dirait Pierre Dac. Pour mieux passer en revue tous les lieux communs du désastre...

Emmanuelle Bouchez

Coûte que coûte par Brigitte Seth et Roser Montllo Guberna, d'après le texte d' Elisabeth Gonçalves, 20h05, jusqu'au 24 juillet, à La Manufacture. Durée : 1h20 (trajet navette patinoire compris), lamanufacture.org. Et ensuite : les 14 et 15 octobre 2016, au Théâtre Ici et là, à Mancieulles ; le 18 octobre 2016, au Rayon Vert, à Saint-Valéry en Caux...

Télérama.fr
19 juillet 2016

Avignon : le corps comme vecteur d'émotion dans trois spectacles du Off

(…) “Coûte que coûte” par Brigitte Seth et Roser Montllo Guberna, et “Toute ma vie, j'ai fait des choses que je savais pas faire”, de Rémi De Vos, démontrent combien le corps peut être expressif.

KO

C'est allongée sur scène pendant trois quarts d'heure que la comédienne Juliette Plumecocq-Mech transmet le texte coup de poing du dramaturge Rémi De Vos. Ici le corps est KO d'emblée. Il ne se relèvera pas. Ou si peu. A genoux, peut-être... Rarement, le pouvoir performatif de l'actrice a-t-il été mis à l'épreuve comme ici. Collée tête contre terre à l'intérieur de la ligne blanche qui dessine au sol son corps affaissé, elle commence avec une voix d' outre-tombe... le cas de le dire. Son personnage parle une dernière fois, avant l'ultime seconde, et remonte le fil des faits. L'histoire d'une attaque homophobe dans un bar de quartier, la nuit, contre un homme seul (que Plumecocq-Mech incarne) passant en revue sa journée du lendemain en sirotant une bière. Le metteur en scène Christophe Rauck, directeur du Théâtre du Nord à Lille, a commandé ce texte – *Toute ma vie, j'ai fait des choses que je ne savais pas faire* –, à l'écrivain qu'il connaît bien pour le tourner dans les lycées. A chaque fois, un débat a lieu à la suite avec la comédienne... Dans le Off d'Avignon, c'est un spectacle pour tout public, pour nous. Un plaidoyer écrit d'un trait, sans trace de paragraphe, parce que le temps est compté, parce qu'il faut convaincre l'autre. Plumecocq-Mech, voix grave, corps androgyne, regard clair bouleversant, a souvent l'air d'un insecte apeuré et retourné dont l'esprit fonctionne à toute allure malgré sa mauvaise posture. Image inoubliable...

Emmanuelle Bouchez

Toute ma vie, j'ai fait des choses que je savais pas faire, de Rémi De Vos, mise en scène Christophe Rauck, 13h30, jusqu'au 24 juillet, à La Manufacture. Durée : 45 mn
lamanufacture.org Et aussi : le 17 septembre, au Nest Théâtre, Centre Dramatique National de Thionville ; le 8 novembre au Manège, à Maubeuge...

Télérama.fr 19 juillet 2016

A l'affiche du Off, satire sociale

Le chorégraphe israélien Hillel Kogan s'attaque aux clichés sur ce que signifie être arabe à travers une étonnante comédie-ballet dans “We love arabs”.

Une comédie-ballet qui s'attaque aux clichés

On rit aussi, et beaucoup dans *We love arabs*. Le chorégraphe israélien Hillel Kogan y a imaginé une espèce de comédie-ballet, où il caricature nos bien pensances pleines de clichés. En piste, un chorégraphe israélien intello à succès – lui-même – qui s’est mis en tête de faire un spectacle qui prônerait dans son pays la paix et la tolérance via un duo - fondé sur la symétrie ! - avec un danseur arabe (Adi Boutrous). L’ancien interprète de la prestigieuse *Batsheva dance company* de Tel Aviv manifeste naïvement bonne volonté politique et ambition messianique, plein de préjugés pourtant sur ce qu’être arabe signifie. Et cela signifie-t-il seulement quelque chose ? Ironiques et drôles, les dialogues s’emploient à dénoncer les fausses certitudes des uns envers les autres sur fond de danse mâtinée de hip-hop. La satire est tendre. Elle se termine dans un délire de communion à base… d’houmous, que finit par partager le public. Une subtile petite heure durant, on aura vu un artiste se moquer avec esprit de lui-même et tenter d’approcher l’autre malgré ses inconscientes ornières, son ignorance. C’est généreux et piquant dans un espace sombre, hors frontières que les deux danseurs parviennent lentement à faire exploser, éliminant tous les murs possibles entre leurs communautés.

Et l’Arabe dans tout ça (qui déclare en fait être… chrétien et non musulman) ? Et cet Adi Boutrous ? Il parle peu devant le déluge verbal lyrique et pompeux de son partenaire. Il regarde juste et son œil frise, un peu moqueur. Il est épatant.

Fabienne Pascaud

We love arabs écrit, chorégraphié, interprété et mis en scène par Hillel Kogan, La Manufacture, jusqu’au 24 juillet. 10H40. Tel. : 04 90 85 12 71.

Revolt : Un sexe contre un autre - Avignon OFF

Après avoir fait connaître *Constellations et Orphelins*, Arnaud Anckaert confirme son talent de découvreur avec ***Revolt***, l'une des plus récentes bombes du théâtre anglais. Alice Birch aligne là une série de scènes un peu disparates, généralement en queue de poisson, c'est-à-dire sans conclusion. Elles parlent toutes du pouvoir masculin pour mieux s'en moquer férocement. La première scène, par exemple, représente une séance de drague où un homme croit qu'une jeune fille va être trop heureuse de tomber dans ses bras ; il va être terrassé par les scuds verbaux d'une révoltée qui le massacre à peu près comme on prépare un steak tartare. Ensuite, d'autres personnages partent dans d'autres disputes où on appelle un sexe un sexe. Guerre des sexes et guerre du capitalisme. Tout est porté à ébullition. C'est cru, crade, sans gêne, sexualisé, très banlieue, sans joliesse et criant de vérité. Arnaud Anckaert fait là du théâtre neuf, qui se passe du style cérémonial à la mode et tape énergiquement dans le mille. Il obtient d'acteurs nerveux et doués, Mounya Boudiaf, Maxime Guyon, Pauline Jambet et Antoine Lemaire (qui changent de rôle à chaque tableau) et du musicien Benjamin Collier, le meilleur des jeux explosifs. **Gilles Costaz**

Revolt. She said. Revolt again (Un sexe contre un autre) *d'Alice Birch, texte français de Sarah Vermande, mise en scène d'Arnaud Anckaert, avec Mounya Boudiaf, Benjamin Collier, Maxime Guyon, Pauline Jambet, Antoine Lemaire*
La Manufacture (Patinoire) 2 rue des Ecoles 84000 Avignon, 04 90 85 12 71, jusqu'au 24/7.

19 juillet 2016

les inROCKS .COM

Avignon: Mais, quel est le sens des choses ? La métaphysique ?

Joyau de la sélection suisse à Avignon, excellente au demeurant, La conférence de choses de la 2b compagny est un moment rare à savourer dans la jungle du off.

Mis en scène par François Gremaud, Pierre Mifsud, Don Quichotte chevauchant Wikipédia fait tourner les moulins de la connaissance en une performance, seul en scène, pouvant durer jusqu'à huit heures. Ici, à Avignon, elle est présentée sous forme de conférences de 53 minutes 33 secondes tous les jours à La Manufacture, mais une intégrale a été donnée à la fondation Lambert.

En toute joyeuse idiotie, l'acteur déploie un savoir « hypertextué » citant Hugo, plongeant dans le verre à moitié plein de vide de Parménide et comptant ses œufs avec Woody Allen tout en menant brides au vent le char d'Apollon parmi les astres zodiacaux. Parfois aussi, il soliloque d'une voix doucereuse en patois provençal.

Adossé à sa table de conférence, son sac à dos posé sur sa chaise, Pierre Mifsud avec une bienveillance espiègle dévide dans un flot continu, ponctué de délicates adresses au public, un torrent de connaissances bigarrées, jouant et rebondissant comme un mathématicien rallongeant ses équations pour en jouir à l'infini.

Si l'on apprend de belles et incongrues choses dans cette bien nommée conférence, ce dont on se souviendra pour longtemps et pour citer Roland Barthes, c'est qu'elle mobilise le ressort le plus secret du plaisir : la subtilité.

Hervé Pons

20 juillet 2016

Le Monde.fr

Scènes

Reprise : « Coûte que coûte » passe par Avignon

Quelques mois après leur représentation au Théâtre de Chaillot, le duo de la comédienne Brigitte Seth et la danseuse Roser Montllo Guberna est à l'affiche à Avignon, à la Manufacture, jusqu'au 24 juillet, à 20 h 05.
Nous republions à cette occasion la critique de ce spectacle, parue le 23 décembre 2015.

Rosita Boisseau

Extrait
Avec « Coûte que coûte », la comédienne Brigitte Seth et la danseuse Roser Montllo Guberna surfent sur des émotions extrêmes.
Prononcez « coûte que coûte » et un flot de sensations vous fait serrer les dents. L'expression accroche d'emblée à ses wagons une charge de détermination et d'âpreté. Avec, en conclusion, une addition toujours salée à régler. En choisissant d'intituler leur nouveau duo *Coûte que coûte*, la comédienne Brigitte Seth et la danseuse Roser Montllo Guberna, ici épaulées par le texte d'Elisabeth Gonçalves sur le thème du bonheur, donnent une idée des échelons à grimper avant d'arriver à ses fins…

20 juillet 2016

francetvinfo CULTURE BOX

"We love Arabs" : le buzz mérité du Off d'Avignon

Au lendemain du drame de Nice, l'appel à la réconciliation porté par la pièce "We love Arabs" prend toute sa mesure. C'est intelligent, beau, plein d'humour, émouvant ! La création du chorégraphe israélien Hillel Kogan qui allie danse et théâtre, fait, et on s'en réjouit, le buzz à Avignon.
Alors que dans le rang derrière moi une dame déplore l'insouciance du Festival d'Avignon et l'absence de contrôle des sacs à l'entrée, son voisin redoute que le geste d'hier donne des idées à d'autres... La Patinoire (2e lieux du Théâtre de la Manufacture) et ses 130 places est archi bondée. "We love Arabs" fait salle pleine depuis une semaine.

"On ne peut pas rester insensible à ce qui s'est passé hier soir"
Avant que la pièce ne démarre, un homme s'avance : "On ne peut pas rester insensible à ce qui s'est passé hier soir". Voici quelques mots d'un auteur belge, Julos Beaucarne : "Il faut s'aimer à tort et à travers".

"Prisonnier des clichés"
"We love Arabs", c'est l'histoire d'un chorégraphe israélien en pleine création, qui se rend compte qu'il a besoin d'un danseur arabe pour sa pièce porteuse d'un message de tolérance et de paix. Mais comment faire quand on est prisonnier des clichés que l'on voudrait dénoncer, quand dans son répertoire téléphonique "il n'y a pas de danseur arabe", "aller chercher dans un Kebab ?"
Avec beaucoup d'esprit et de finesse, Hillel Kogan nous démontre que le chemin est simple mais long à parcourir. Il a la bonne idée de faire appel à un danseur, Adi Boutrous, qui est d'une autre culture… celle du hip-hop.
A la fois réflexion sur la danse, qui n'est pas une décoration mais bien une recherche d'identité, et charge politique, "We love Arabs" offre des moments savoureux. Lorsqu'Hillel dessine un croissant sur le front de son partenaire pour que l'identification soit plus directe, à la surprise de Hadi qui est chétien ! Quand il veut le cantonner dans une danse folklorique qui échappe complètement au jeune Adi, qu'il l'incite à trouver "l'explosion" dans son corps ou bien de se tenir pieds en l'air tête en bas, parce que nous sommes "identiques mais à l'envers" !

Réconciliation
Le rapprochement progressif de ces deux corps, qui se découvrent et qui se soutiendront bientôt, dégage une singulière émotion. On repense aux mots de Julos Beaucarne...
Quand à la communion universelle, qui réconciliera les trois religions autour de l'Houmous, on n'en dira pas plus… vous y serez convié. "We love Arabs" est un de ces spectacles que vous n'oublierez pas.

Sophie Jouve

We love Arabs" - La Manufacture Patinoire - 2 rue des Ecoles, Avignon (navette pour le site de la Patinoire) Jusqu'au 24 juillet 2016 - 10H40

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

15 juillet 2016

We love arabs de Hillel Kogan, un geste d'amour contre la haine à Avignon

We love arabs, un cri du cœur, un cri d'amour qui résonne à Avignon à la Patinoire dans le cadre de la programmation de la Manufacture. Ce spectacle drôle et émouvant du chorégraphe Hillel Kogan prend une signification supplémentaire après l'attentat aveugle qui a frappé hier soir la promenade des Anglais à Nice.

Hillel Kogan est un artiste engagé. Danseur au sein de la **Batsheva Dance Company**, il mène ses propres projets dans lesquels la danse croise le théâtre. Hillel Kogan est danseur, interprète, acteur, et dramaturge. C'est aussi un israélien de gauche. Il le martèle sur scène en se moquant du système électoral israélien. « *On vote tous les ans pour le même résultat !* »

We love arabs raconte l'histoire d'une rencontre entre un chorégraphe israélien et un danseur arabe (**Adi Boutros**). On suit leur processus de
création, le temps d'une première répétition. Leur collaboration artistique va très vite se transformer en conférence politique. **Dans ce spectacle Hillel Kogan évoque les difficultés ordinaires de la vie entre deux communautés dans un pays déchiré par la haine.** Hillel et Adi brisent les tabous avec humour et tendresse. Ils se touchent, s'effleurent, s'embrassent. Ce spectacle est un pied de nez à la barbarie. Il se moque des préjugés. Pour marquer leurs différences, les deux danseurs se dessinent un symbole sur le corps. Adi dessine l'étoile de David sur le tee-shirt de Hillel. Hillel dessine un croissant sur le front de Adi. « *Tu sais c'est ce que l'on voit au dessus de vos minarets !*« . « *Je suis chrétien* ! » lui répond Adi. Hilarité générale dans la salle.

Avec l'humour comme arme de construction positive, ce spectacle est une grande bouffée de générosité. Il dit des choses simples, il porte un message humaniste et politique. Quand les deux danseurs, dans un corps à corps langoureux dessinent la frontière et le mur qui séparent leur deux communautés, on chavire d'émotion. Ce spectacle porteur d'espoir est un sacré choc.

Stéphane CAPRON

Marianne

BLOG

A la Manufacture, où se joue « Toute ma vie, j'ai fait des choses que je savais pas faire », de Rémi de Vos, mis en scène par Christophe Rauck, directeur du théâtre du Nord il y a moins de monde sur scène. Il n'y a même que Juliette Plumecocq-Mech, étendue sur le sol, telle un cadavre délimité d'un trait blanc par la police.

Ici, l'actrice joue le rôle d'un homme - un homme qui se retrouve face à un autre, dans un bar, alors qu'il se contente de boire une bière, sans rien demander à personne, et qui comprend immédiatement qu'il va se passer quelque chose de grave, surtout quand l'autre se met à lui balancer au visage des injures homophobes accompagnées de gestes explicites.

Se mouvant sur le sol avec des gestes dûment maîtrisés, devant un écran blanc où l'on ne voit parfois que son ombre, sobrement accompagnée de notes de Beethoven, Juliette Plumecocq-Mech raconte, avec les mots découpés à l'opinel par Rémi de Vos, grand ciseleur. Elle raconte la peur ; elle raconte l'absurde ; elle raconte l'engrenage terrible ; elle raconte les questions qui passent par la tête du type placé dans une telle situation ; elle raconte sans rien éluder; elle raconte en dansant sur le sol, en se figeant, en se redressant, le regard terrassé par l'angoisse de l'issue fatale qui s'annonce ; elle raconte jusqu'au rebondissement final, qui ne change rien à l'affaire.

Ce spectacle ne dure que 45 minutes, mais il fait partie de ceux que l'on n'oublie pas. Il rappelle une formule d'Antonin Artaud : « Je ne veux plus d'un théâtre qui imite la vie, je veux un théâtre qui refait la vie ».

Jack Dion

---

16 juillet 2016

lepoint.fr

Festival d'Avignon : sept pièces qui referont parler d'elles

Le "In" vient de se clore, le "Off" se poursuit jusqu'au 30 juillet. Coup de projecteur sur quelques spectacles qui ont marqué la manifestation.

(…)

« We Love Arabs » : la danse de l'ironie

« J'ai peur de l'Arabe. Mais c'est une peur artistique. » Le chorégraphe israélien Hillel Kogan est mordant d'ironie et se joue des clichés dans sa nouvelle création qui a fait le buzz à Avignon. L'histoire : un chorégraphe israélien (Hillel Kogan) est en pleine création et recherche un danseur arabe. « Où aller chercher ? Dans un kebab ? » s'amuse-t-il. Ce spectacle de danse est très drôle, notamment lorsque le chorégraphe se fait dessiner une étoile de David et trace un croissant sur le front de son danseur arabe, Adi Boutrous, qui proteste : « Mais je suis chrétien ! » On rit pendant le « cercle vicieux de l'houmous » et quand les danseurs s'arment d'une fourchette et d'un couteau. On regrette simplement de ne pas entendre un peu moins de blagues pour voir un peu plus de danse, tant la dernière partie est captivante.

Olivier Ubertalli

25 juillet 2016

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Liebman renégat : hommage d'un fils à son père

Henri Liebman dresse avec humour et délicatesse le portrait de son défunt père, Marcel Liebman, intellectuel belge, militant juif de gauche, pro palestinien. David Murgia met en espace ce spectacle qui connaît des moments de creux.

Riton Liebman, c'est d'abord un visage connu du cinéma français. Il a été Pierrot dans la série télévisée *Joëlle Mazart* avec Véronique Jeannot dans les années 80. Il a fait ses débuts sur la toile avec Patrick Dewaere et Gérard Depardieu dans *Préparez vos mouchoirs* en 1978, puis a tourné dans beaucoup de films à succès.

Cet acteur belge, qui a connu des hauts et des bas (il se confie dans ce spectacle) raconte sa vie à travers celle de son père, Marcel Liebman, grand intellectuel de gauche, meneur dans les évènements de mai 68 à l'Université Libre de Belgique, un juif pro palestinien. Même s'il « *n'arrive pas à la cheville de son père* » comme le dit Riton Liebman, **ce monologue orchestré par David Murgia à la mise en scène est souvent touchant.**

Les petits moments de faiblesse sont comblés par le musicien Philippe Orivel. On navigue dans les souvenirs de cette famille, des ancêtres qui ont connu la 2ème guerre mondiale jusqu'à la naissance du fils de Riton Liebman, Félix qui a aujourd'hui 15 ans et qui est né prématurément.
Le propos est malheureusement quelque fois anecdotique pour donner au spectacle une force universelle. Mais on passe tout de même un bon moment parce que la sincérité se lit dans les yeux de Riton Liebman.

Stéphane Capron

18 juillet 2016

18 juillet 2016

♥♥ vivement recommandé

C'est l'histoire d'une fille qui, dès qu'elle fut mise en société, c'est-à-dire à la maternelle, s'est prise à aimer les garçons. Dans une perspective qui n'a rien de modeste : il lui faut être aimée en retour. Alors, avec sa candeur d'enfant, elle élabore des plans, jauge les forces en présence, tente des coups. Plus cette chasseresse si peu Diane par ses galantes préoccupations décoche de flèches, plus elle se pique. Son éducation sentimentale passe par des déconvenues, mais en grandissant elle ne renonce pas à analyser. Les premiers succès viennent, et le cortège de premières fois avec. Sa pensée se complexifie à mesure qu'enflent les problèmes posés par la concurrence entre amour et désir. Elle a 25 ans et écrit une énième missive, cette fois à l'homme qui un jour partagera sa vie.

Tout ceci serait d'une platitude crasse sans l'écriture ciselée et primesautière d'Adèle Zouane, et son jeu d'abord poupard, puis frais et printanier. Sa formulation du sentiment amoureux et du désir, leurs manifestations physiques, fleurissent en une merveille de variations. L'amoureuse grandit dans ses mots, dans ses gestes, jusque dans son visage. Cette fresque et ses riantes frasques sont aussi un manifeste, celui d'une condition féminine libérée des carcans familiaux, sociétaux et religieux. Son nom est à retenir : Adèle Zouane, une révélation de ce Festival.

Walter Géhin

À MES AMOURS / ÉCRIT ET INTERPRÉTÉ PAR : ADÈLE ZOUANE / COLLABORATION ARTISTIQUE : ADRIEN LETARTRE / REGARD : ÉRIC DIDRY / COSTUME : ORIA STEENKISTE / CRÉDIT PHOTO : OLIVIER ALLARD.

Festival d'Avignon OFF 2016 / la Manufacture intra-muros / à 17h55 (durée : 1h10) / du 6 au 24 juillet.

Enquête sur les Alceste du XXIe siècle

Alors que sa fête d'anniversaire dégénère, Nicolas Bonneau se confronte au personnage misanthrope de Molière.

Agacé de s'être prêté au jeu des politesses obligées et des joies factices, le comédien remonte aux sources de ce rejet de ses semblables. Depuis sa découverte de la pièce de Molière dans un atelier théâtre au lycée, les mots d'Alceste résonnent en lui. Ils le guident tout au long de son voyage à la rencontre de misanthropes d'aujourd'hui.

Coming out misanthropique

Théâtre documentaire, confession théâtrale : on cherche en vain à classer *Looking for Alceste* dans une catégorie. Nicolas Bonneau a réellement enquêté sur ces personnes qui décident de s'abstraire de la société. Il en dresse plusieurs portraits, du reclus volontaire dans son appartement encombré de livres à l'ermite au cœur de la forêt, en passant une jeune femme qui a rompu avec la vie citadine. Ces rencontres sont autant d'occasions de se questionner sur son propre désir. Va-t-il au-delà de l'agacement passager, serait-il capable de tels renoncements?

Le baroque s'échappe de la bienséance

Les répliques d'Alceste ponctuent la recherche de Nicolas Bonneau, tandis que la voix et la musique de Fannytastic viennent le soutenir ou le bousculer. Clavecin et violoncelle (Juliette Divry) par demoiselles en habit de cour s'affranchissent vite, le clavier se déchaîne, les deux musiciennes-comédiennes portent les interrogations du comédien. Fuir le monde est-il signe de courage ou de lâcheté? Un sujet de philo tranché dans le vif de nos existences contemporaines.

Françoise Josse

8 juillet 2016

LES TROIS COUPS
- LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT -

« Conférence de choses », de François Gremaud, la Manufacture à Avignon

François Gremaud, quésaco ?

Tout sur tout, en vrac et en bref : le metteur en scène suisse François Gremaud a conçu neuf « conférences de choses » qu'il présente en épisode à la Manufacture, et en intégralité le 17 juillet dans la cour de la Fondation Lambert, à Avignon. Curieux de tous les pays, déplacez-vous !

À une époque que les moins de trente ans ne peuvent pas connaître, quand se posait une question tordue ou lorsqu'on cherchait une information inessentielle, on ouvrait le *Quid*. Le *Quid* avait ses déclinaisons annuelles, depuis 1963. Son credo ? « Tout sur tout… et un peu plus que tout ». Et, de fait, le lecteur y trouvait surtout ce qu'il ne cherchait pas, selon la définition même de la sérendipité. Aujourd'hui que le *Quid* n'existe plus, que reste-t-il aux Christophe Colomb de l'information, à ces aventureux qui frayent sur les rives de l'encyclopédisme ? Wikipédia, bien sûr. Et François Gremaud. Lui aussi en dit un « peu plus que tout sur tout ».

Que nous apprend sa fiche Wikipédia, justement ? Que ce metteur en scène suisse, fondateur de la 2b Compagny, est né à Berne en 1975. Berne, connu pour la convention qui porte son nom, laquelle protège les œuvres littéraires et artistiques, est une ville de créateurs réputée pour son musée d'art contemporain : La Kunsthalle, de Berne donc. Kunsthalle signifie d'ailleurs… Ah ! mais je m'égare, là où François Gremaud aurait digressé avec art. Il a fait de son interprète, Pierre Misfud, un lien hypertexte humain, retrouvant ce plaisir des esprits d'escalier, dégringolant à toute berzingue les marches du dictionnaire, et nous embarquant dans sa chute.

Ils ont conçu ensemble neuf conférences de choses : conférences, plutôt que leçons – trop connotées –, dans lesquelles se déploie toute la légèreté de l'érudition facile. En guise de titre, miscellanées auraient tout aussi bien pu faire l'affaire. Car François Gremaud adopte un principe : le maximum d'information sur les sujets les plus divers, sans y passer une éternité. L'heure tourne. Le spectateur apprendra ainsi dans le cinquième épisode de cette saga, en moins de temps qu'il n'en faut pour le lire, par exemple et en vrac : la triple définition du mal (physique, métaphysique et moral) chez Leibniz, le parcours de vie d'un miniaturiste allemand, comment les Incas fabriquaient leurs codex, ce qu'est la nixtamalisation, un peu d'histoire avignonnaise, etc. Chaque épisode dure cinquante-trois minutes, dont l'écoulement est marqué par une sonnerie de réveil. L'ensemble est parfois repris en intégrale (en l'occurrence, le 17 juillet 2016 dans la cour de la Fondation Lambert, à Avignon).

À l'issue de ces conférences, les idées ne sont pas nécessairement plus claires, mais elles sont plus nombreuses et plus riches. François Gremaud et Pierre Misfud, dans ces conférences à mi-chemin du *Quid* et de Pierre Bellemare, parviennent à forcer la curiosité, qui finit en roue libre. Ils suscitent l'envie d'aller chercher de nouvelles réponses à des questions que nous n'aurions même pas songé poser. Dans les ingrédients heureux de cette macédoine d'idées, une citation est attribuée à Adolphe Thiers : « Un peuple instruit est un peuple ingouvernable ». Si bien qu'en regard, à bien y réfléchir, ces conférences apparaissent non seulement comme une invitation au voyage, mais aussi un appel à la sédition intellectuelle, faisant de la curiosité une émancipation. Pas peu ! ¶

Cédric Enjalbert

LES TROIS COUPS
- LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT -

« Revolt, She Said. Revolt Again. », d'Alice Birch, la Manufacture-Patinoire à Avignon

L'énergie rock de la mise en scène finit par convaincre

Arnaud Anckaert déniche le texte inédit en France d'une auteur britannique, Alice Birch, pour jouer le sexisme et la violence du désir, exercés aussi bien sur le corps, le langage, ou au travail. En 2014, l'écrivain a remporté le George Devine Award et le Arts Foundation Award pour ce texte à la fois contemporain et atemporel. Un spectacle dérangeant, mais stimulant.

« Révolutionnez », scande un slogan en lettres lumineuses rouges, tout au long de la pièce. Face au monde d'aujourd'hui, brutal, cru, incompréhensible, on peut rester pantois, écœuré, ou on peut se révolter, prendre les stéréotypes à rebours et leur tordre le cou. « Je ne comprends pas », dit le metteur en scène. Alors plutôt que d'expliquer, il choisit de nous lancer au visage des questions sans réponse : et si le désir de la femme empruntait le langage de l'homme ? Comment réagir à une demande en mariage ? Jusqu'où ira la femme qui prend son propre corps pour expérimenter son rapport au monde ?

À partir du texte à séquences d'Alice Birch, des sketches truffés de vulgarités ou d'éclairs cinglants, Arnaud Anckaert donne à voir et à entendre ce que serait un monde où la révolte l'emporterait. Pour mieux comprendre ce qui est inacceptable : viols, abandons, mépris, soumission, il ose exposer l'envers du décor. C'est peut-être facile, c'est parfois naïf, ça amuse, et ça bouscule.

Puis, ça grince.

Sur un plateau nu, des corps se dévêtent et se rhabillent dans l'impudeur des relations sans fard entre hommes et femmes. D'abord, les clichés déferlent : escarpins rouges et robe moulante sont les premiers costumes arborés. Mais ces images faciles ne trompent pas : elles évoquent la violence avec laquelle la femme est traitée comme un objet (de désir). Puis, ça grince. Le discours de l'homme se retourne comme un gant face à celui de la femme qu'il juge agressif ; les postures de chacun s'inversent sous le vent de la révolte. En *live*, le clavier et la guitare électrique de Benjamin Collier accompagnent cette dérive délirante.

Dans une autre saynète, une femme nue dégoûtante dans les allées de pastèques d'un supermarché dérange : « Ça ne se fait pas ! », lui lance-t-on. Ça ne se fait pas d'étaler sa chair en souffrance sur l'autel de la grande consommation… Et cette élémentaire demande de temps, pour se reposer, qu'une employée d'entreprise formule à son patron têtu étonne : ce n'est pas la banalité du travail qui est insupportable, c'est le manque d'écoute, c'est l'incapacité à laisser de petits désirs simples advenir, tout naturellement, entre les impératifs d'une alternative étroite : produire ou consommer.

Les quatre comédiens sont à tour de rôle victimes et bourreaux. La comédienne et chanteuse Mounya Boudiaf séduit par la variété de ses registres. Antoine Lemaire, jouant sans nuances l'homme viril et dégoulinant de désir au début de la pièce, réapparaît à l'acte II, comme dans les comédies classiques, sous les traits d'une vieille femme : la marâtre n'est plus ici la cible de la satire moralisatrice, mais incarne l'énigme de cette femme qui a choisi d'abandonner ses enfants et n'en témoigne aucun remords. Les rôles s'intervertissent : jeux de miroir qui dénoncent et ridiculisent nos représentations. Loin d'une pensée correcte et sermonneuse, la posture féministe s'autorise la violence, l'extravagance, sans souci de bon goût. En somme, l'énergie rock de cette mise en scène finit par convaincre, à force de creuser derrière les paravents de stéréotypes éculés. ¶

Frédérique Favre et Lorène de Bonnay

25 juillet 2016

La Provence .com

8 juillet 2016

Une table et une chaise blanches, difficile de faire plus minimaliste. Le dernier spectateur à entrer va vers la table, pose son sac à dos, règle son minuteur sur 53' 33" et, l'air de rien, commence à nous parler de ce lieu où se déroulera la "conférence". Ce qui l'entraîne à nous parler de la rue, l'école Thiers, Thiers nous conduit à Victor Hugo qui ne partageait pas ses vues, etc...

Une information en amène une autre et nous voici partis pour un périple qui nous fera passer par l'histoire, la mythologie, la linguistique, la botanique, le cinéma et ce diable d'homme ordinaire se révèlera véritable magicien, hypnotisant son auditoire. Cette épopée est née du constat qu'aujourd'hui, sur internet, nous pouvons tous explorer la connaissance du monde de façon vertigineuse. Reste à faire le tri…

La conférence est différente presque chaque jour puisqu'il y en a 8 heures !

A noter que le 17 juillet l'intégrale de 8 heures sera donnée à la collection Lambert, on entrera (et on sortira !) quand on voudra avec le billet d'entrée au musée…

Notre avis : addictif, quel trip !

Marianne

BLOG

Quand le théâtre touche au sublime.

En matière de perfection, « We love arabs », de l'israélien Hillel Kogan, mérite aussi le coup de chapeau. L'œuvre restera comme l'un des temps forts de la cuvée 2016 du Off, qui continue jusqu'au 30 juillet alors que le In vient de tirer le rideau.

Hillel Kogan interprète un chorégraphe israélien qui recrute un danseur arabe (Adi Boutrous) afin d'envoyer au monde un message de paix, de fraternité et d'amour entre les peuples. L'intention est louable, comme l'est Hillel Kogan dans tous ses faits et gestes en symbole du dominant qui renvoie la pire des images alors qu'il est plein de bonne volonté, précisant même qu'il est « de gauche », au cas où l'on aurait douté de sa pureté morale.

Avec un sens de l'humour grinçant, Hillel Kogan danse sur le fil du rasoir, face à un Adi Boutrous à peine plus loquace que Buster Keaton. Il faut dire que le chorégraphe ne lui demande guère son avis, persuadé qu'il est de pouvoir faire son bonheur chorégraphique (et plus si affinités politiques) à sa place. Ainsi demande-t-il à Adi Boutrous de quel village il vient alors qu'il est originaire de Tel-Aviv. Au nom du repérage nécessaire des personnages, il demande à Adi de lui dessiner une étoile de David sur le cœur avant de lui tracer sur le front un truc dont il n'arrive pas à retrouver le nom comme il y a en a sur les mosquées, comment ça s'appelle déjà, une banane ? Non : un croissant. Et Adi de lui rétorquer qu'il est… chrétien !

Ainsi s'enchainent les quiproquos nés d'idées toutes faites, de schématismes ancrés dans les esprits, de non dits qui alimentent les fantasmes et rendent le dialogue plus complexe que les mouvements de danse des deux artistes, aussi majestueux dans l'expression artistique que dans l'incompréhension. Merci à Hillel Kogan de rappeler qu'il est difficile d'abattre les murs installés dans les têtes. **Jack Dion**

25 juillet 2016

Nos coups de coeur du « OFF d'Avignon 2016 » : 2ème partie

L'Amour Fou

We Love Arabs. Avec son titre délibérément cliché, ce spectacle chorégraphique de l'israélien Hillel Kogan a rapidement fait le buzz auprès des spectateurs du OFF. Créé en 2013 mais présenté pour la première fois à Avignon (La Manufacture, 10h40), *We love Arabs* réfléchit les relations entre Israéliens et Palestiniens avec énormément de talent et d'ironie. Dans une projection grotesque de son propre métier de chorégraphe, **Hillel Kogan** se présente ainsi en espèce de Mia Frye, le discours rempli de poncifs sur l'acte créatif… et sur les Arabes ! Dans le cadre d'une performance de trois jours (sic) qu'il souhaite monter dans le désert, il a ainsi besoin d'un Palestinien (joué par le séduisant Adi Boutrous) afin de figurer par la danse un espace commun où les deux communautés pourront co-exister. Le spectateur assiste ainsi à cette répétition improbable qui pousse le second degré à l'extrême avant d'être invité à communier avec les artistes à grandes bouchées de houmous. *We love Arabs* est particulièrement hilarant et surtout bien plus efficace dans son discours que bon nombre de spectacles en apparence beaucoup plus « sérieux ».

21 juillet 2016

ToutеLa Culture .com

« Revolt. She said. Revolt again » d'Alice Birch à la Manufacture

Défi intellectuel de taille, « Revolt » déconstruit avec brio et audace les mécanismes de domination de la femme par l'homme. Révolte jouissive et rock 'n' roll contre l'oppression symbolique du genre féminin en son corps, dans l'amour et au travail, la pièce porte haut son nom.

Dans l'air du temps, la pièce brasse les thèmes d'un féminisme souvent décrié pour être creux, mais échappe à cet écueil. Au contraire, « Revolt » est une mise en scène d'un féminisme puissant et libérateur. La pièce incite à questionner ce que nous savons sans savoir, ce qui est inscrit sur notre peau et dans nos rapports les uns aux autres, profondément ancré. Cette quête difficile, Arnaud Anckaert a osé la mener dans une mise en scène brute et intense.

La pièce a pour origine la colère de l'autrice contre la standardisation marchande de l'image de la femme, le viol et l'industrie du porno, mais aussi contre un sexisme ordinaire, une domination écrasante car symbolique. « Revolt », c'est toute une révolution, celle de l'intimité, de la famille, du travail, et du langage.

C'est deux hommes et deux femmes qui entrent en confrontation, qui s'agitent et se combattent. Mounya Boudiaf, accompagnée du piano par Benjamin Collier, chante tendrement. Pauline Jambet se dénude sans honte. Maxime Guyon et Antoine Lemaire jouent l'incompréhension et l'appétit sexuel. La force de la pièce tient beaucoup à la justesse et l'intensité du jeu de ces six acteurs irréprochables.

On peut regretter qu'une mise en scène aussi intense souffre du caractère un peu caricatural du propos. Mais c'est pour son caractère rock et révolutionnaire qu'on aime « Revolt », alors sa radicalité, on lui pardonne.

Fiona Dubois

22 juillet 2016

La Provence

Revolt. She said. Revolt again

La pièce était présentée à la Manufacture Patinoire

Quatre comédiens et un musicien portent ce spectacle qui appelle à la réflexion avec beaucoup de talent et d'énergie. PHOTO DR

Cette pièce britannique d'Alice Birch, jusqu'ici inédite en France, est composée de plusieurs scènes ou fragments indépendant(e)s, mais sur le même thème : les rapports femmes/hommes aujourd'hui, dans le travail comme dans l'intimité, sont toujours des relations de pouvoir et de subordination. Et la démonstration est convaincante.

Elle montre que, sous l'apparente égalité, l'incompréhension face aux propos de l'autre est toujours vivace, d'ailleurs "*je ne comprends pas*" est une phrase récurrente de chaque scène. Cette incompréhension est montrée de façon lumineuse (si j'ose dire) dès le début de la première séquence, où le dialogue hilarant qui s'installe nous rappelle vraiment que ce n'est pas seulement de la fiction. Et les autres scènes ne font que confirmer cette impression ; d'où le désir de révolte du titre pour changer la norme ; norme qui nous est inculquée pratiquement dès notre naissance.

Quatre comédiens et un musicien portent ce spectacle avec beaucoup de talent et d'énergie, et nous font réfléchir et beaucoup rire malgré le sérieux du sujet.

Notre avis : on aime énormément.

M.C.B.

8 juillet 2016

♥♥♥ incontournable

Une journaliste, au sommeil troublé, s'inscrit à un essai clinique de rêve lucide. Elle sera exposée, dans une salle d'hôpital, aux mêmes stimuli que la poignée de co-rêveurs, aux profils divers, qui l'accompagnent dans cette expérience supervisée par un spécialiste reconnu de la question. Cependant, la rigueur du protocole est vite submergée par la force des rêves…

Ce n'est pas dans le sommeil que nous plonge Marien Tillet, mais dans un océan de bienheureuse perplexité. Méandres, imbrications, tiroirs, boucles, chausse-trapes, le cerveau fume, fulgure croyant tenir quelque chose, fulmine en réalisant qu'il s'agissait d'un mirage. Le conteur trace en un éclair une piste, aussitôt l'efface, en trace de nouvelles qui subissent le même sort, tandis que la frontière entre rêve et réalité se cabre, se tord et finalement se dérobe.

Marien Tillet imprime un rythme ébouriffant à sa narration, rythme merveilleusement soutenu par les effets sonores et de lumières que coordonnent Samuel Poncet et Alban Guillemot, et qui font glisser l'histoire vers d'inquiétantes contrées. Mais au-delà de cette performance *live*, le plus impressionnant est le talent d'écriture. D'abord parce que les concepts scientifiques indispensables à la compréhension de l'histoire sont discrètement, et avec humour, distillés par petits bouts digestes au fil du récit. Ensuite parce que la structure narrative de PARADOXAL, à la fois foisonnante et évanescente, endigue toute certitude. Et quel plaisir de quitter ce thriller médical avec, plutôt que des certitudes, de controversables interprétations !

Walter Géhin

Dans la tête pleine de Pierre Mifsud

Pierre Mifsud, mis en scène par François Gremaud offre jusqu'au 24 juillet une Conférence de choses. Une seule, dont vous n'aurez chaque jour qu'un bout de 53 minutes et 33 secondes. Pour savoir la suite, revenez demain.

C'était l'une des grandes attentes de La sélection Suisse à Avignon et elle est totalement comblée. Pierre Mifsud se pose là comme un prof de fac cool, de ceux qui portent des tennis et enseignent debout, en appui sur le bureau. Il nous prévient de la règle du jeu : ce que l'on va entendre ici est la suite de ce qui a été dit la veille et l'introduction de ce qui viendra demain. Nul besoin pour saisir de voir les épisodes manquants.

Le spectacle fonctionne sur une succession d'idées proches de l'anadiplose. Ici la fin d'un mot ne devient pas le début d'un autre mais une image nous embarque dans une autre histoire. Comment passer de la mort de Descartes à Annie Hall, puis au char d'Hélios, et de ce char à une chanson de Carlos ? C'est la force de ce spectacle absurde au potentiel burlesque atomique.

Il ose le « soit dit en passant » qui fait éclater les rires, car il ne fait que ça, faire passer les mots dans une digression infinie. De cette folie pure jaillit une idée folle, celle d'unir dans un spectacle les savoirs scientifiques et populaires.

On apprend des tonnes de savoirs inutiles, comme par exemple le fait que Diane Keaton porte ses propres vêtements dans Annie Hall (à ressortir bien sur lors d'un dîner en ville).

Le comédien est remarquable et manie les mots avec une dextérité folle. Il faut garder en tête que le spectacle n'est joué qu'une seule fois, la part d'impro est donc présente sans que l'on puisse la déceler. Pour se souvenir de son texte, il doit entrer dans le processus du mot valise. Un mot déclenche une histoire : « Automobile » (Tient… le char d'Hélios…) ou Haribo, pour nous expliquer ce qu'est un acronyme.

Il a une présence scénique parfaite, les yeux rieurs et l'invitation à l'interaction permanente. C'est aussi fou que réjouissant. A voir absolument et à noter que la Conférence sera donnée en version intégrale le 17 juillet de 14h à 22h à la Collection Lambert.

Amélie Blaustein Niddam

8 juillet 2016

Note de la rédaction : ★ ★ ★ ★ ★

Quand Christophe Rauck chorégraphie Rémi De Vos

Le directeur du CDN Lille Tourcoing Nord-Pas de Calais est dans le Off d'Avignon. Déjà, en soi, cela est une information. Ensuite vient une question : pourquoi **Toute ma vie j'ai fait des choses que je savais pas faire** *n'est pas programmé au Festival d'Avignon ? En tout cas, le niveau est là.*

Il ou elle est allongé-ée là, autour d'il ou elle est tracé son corps en craie de flic. Il ou elle est mort-e. Derrière il ou elle il y a un mur qui laisse passer la lumière. Puis une voix étouffée sort d'outre-tombe, de sa bouche à il ou elle. « Ok, les gars, écoutez-moi. C'est pas moi qui ai commencé ».

Mais quoi ? Il est en fait elle. Et c'est pour elle, pour **Juliette Plumecoq-Mech** que le rôle est fait. Elle est habillée comme un mec, sweat à capuche et rangers aux pieds. Elle a les cheveux courts. Elle ne quitte pas le sol, elle se soulève un peu. Au sol, qui est l'endroit où elle a échoué, elle danse. Son récit est une danse macabre et en même temps tellement rempli de cynisme que l'on rit souvent. Un mec dans un bar est pris pour cible par un autre, sans aucune raison. Le mec se fait insulter, se fait traiter de « pute, d'enfoiré », pour le plus classieux. Le texte de Remi Devos est un bloc de quinze pages sans respiration. La comédienne, époustouflante doit donc couper et rythmer de ses yeux, de ses mains qui empoignent l'autre qui n'est pas là. Elle court, elle glisse, elle attaque, tout cela sans jamais se hisser plus haut que ses genoux.

La mise en scène pure et raide de Rauck est un bijou, un clair-obscur glabre qui accompagne parfaitement ce texte sur une folie, une démence, une injustice. C'est juste l'histoire d'un mec qui était à la mauvaise place, au mauvais moment et cela donne une petite bombe.

Amélie Blaustein Niddam

8 juillet 2016

LA CROIX .COM

Chaque jour, jusqu'au 24 juillet, nos envoyés spéciaux au Festival d'Avignon livrent leurs coups de cœur.

9 juillet 2016

Toute ma vie, j'ai fait des choses que je savais pas faire…

Il y eut un soir. Il n'y eut pas de matin. Du moins pour l'homme pourchassé après une rixe dans un bar. Couché au sol, son cadavre enfermé dans la silhouette dessinée par la police, il raconte les heures d'épouvante passées à tenter de tenir l' « ennemi » à distance, avec, pour seule arme, la parole. Signé Rémi De Vos, Toute ma vie, j'ai fait des choses que je savais pas faire… dit, dans une écriture troublante, la violence d'un monde en perte de vitesse et de lui-même. Mise en scène dans une épure rigoureuse par Christophe Rauck, directeur du Théâtre du Nord, à Lille, Juliette Plume-Coq Mech est l'interprète saisissante de tenue, de présence et de puissance de ce monologue cognant au ventre. Frappant au coeur...

Didier Mereuze.

A 13h30 au Théâtre de la Manufacture. Jusqu'au 24 juillet. Rens. 04.90.85.12.71. Reprise à Lille, Thionville, Maubeuge…

Site web www.lamanufacture.org / /

plus de off.com

Walter Géhin, 11 juillet 2016

"RECOMMANDÉ"

REVOLT. SHE SAID. REVOLT AGAIN

Cela commence à la manière d'une crue comédie du langage. Un homme, une femme, point de chabadabada mais elle qui s'amuse à lui faire reformuler son désir, puis à prendre le contre-courant de la norme qui veut que ce soit, dans les mots comme dans l'acte, l'homme qui fasse l'amour à la femme, en l'exprimant avec emphase face à un mâle de plus en plus décontenancé. Un autre couple, une demande en mariage qu'il vient de rater. Tentatives de reformulation mais trop tard, elle a vu le vide. D'autres scènes suivent, d'autres situations où il y a quelque chose d'incompréhensible pour au moins un des protagonistes. L'inaudible gagne progressivement toute la scène. Brouillage des sexes, superposition de propos incohérents, insertion de mini concerts, utilisation d'accessoires grotesques… La forme théâtrale est elle-même mise à mal. Haro sur la norme !

Dans sa mise en scène du texte d'Alice Birch, Arnaud Anckaert est loin de la jouer petit bras. Tout comme les actrices et acteurs, qui font don de leurs corps. REVOLT est clivant, donc attirant.

Riton Liebman revient au théâtre avec son père.

Riton LIEBMAN a choisi de mettre en scène un renégat qu'il a bien connu : son père Marcel, un juif de gauche, pro-palestinien qui le restera toute sa vie. Parce qu'il fut difficile de grandir dans son ombre, il lui faudra d'abord dresser son portrait et avec lui l'histoire des grandes luttes de son époque, faire inventaire afin de se poser l'essentielle question de la filiation. Sans artifice et authentique, Liebman nous émeut dans une pièce faussement déstructurée.

Riton Liebman revient au théâtre avec un texte qu'il a écrit sur son enfance mis en scène par le talentueux David Murgia que l'on a déjà remarqué en particulier comme lauréat du festival Impatience 2012 avec « Le Chagrin des Ogres ».

La pièce est construite comme un témoignage en construction entre interview et passage aux aveux. Liebman est attachant, il le sait alors il se permet tout, il joue au violon, mal, il chante, il danse, il cabotine pour masquer, en vain, l'extrême intimité et sincérité du propos. Aujourd'hui papa d'un Felix adolescent, il dresse un bilan de sa vie de fils de cet impossible aussi que sympathique Marcel Liebman, un personnage fantoche, impérieux et compulsif militant qui n'hésitait pas à emmener Riton dans les manifestations, de lui faire chanter l'internationale, un communiste qui croyait en Lénine, un enfant caché pendant la guerre, un enfant de la Shoah, un militant qui caporalisait ses étudiants, un polémiste télévisuel, un polyglotte qui aimait la musique classique, et surtout Mozart, un cordon bleu qui adorait sa famille, un libre penseur qui poussait le paradoxe à refuser un État Juif au motif qu'il était une aventure illégitime d'émancipation d'un peuple car précisément le peuple Palestinien, comme tout peuple doit s'émanciper. Riton lui aime le rock, les amis et l'art dramatique, la drogue aussi, longtemps trop, et les femmes noires qui fument du cannabis comme sur la pochette ABRAXAS de Santana.

Riton aime son père Marcel parti trop tôt, tandis que la tornade enthousiaste et hyperactive de ce père ne l'enlèvera pas à sa propre pulsion, la propre marche de son destin et du combat de ses désirs.

La pièce est une attendrissante délectation.La mise en scène est ténue et plurielle. Le texte est admirable. Riton Liebman partage avec Philip Roth un nez singulier et un talent pour le mot d'esprit et la dérision. La pièce contient un des plus succulent *witz* sur Auschwitz.

Ce fils riche de tant de dispositions naturelles rendant un hommage poignant à un père riche de tant de talents.vous arrachera des larmes chaudes et vraies.

La vie de Riton Liebman est un roman à découvrir sans hésitation jusqu'au 24 à la Manufacture, Patinoire.

David Rofé-Sarfati

11 juillet 2016

12 juillet 2016

« On a fort mal dormi » – Création de Guillaume Barbot d'après les textes de Patrick Declerck, avec Jean-Christophe Quenon – La Manufacture à 16h15 du 6 au 24 juillet

Guillaume Barbot lit en 2006 « Les Naufragés », un texte de Patrick Declerck dans lequel l'auteur, ethnologue et philosophe, raconte comment un soir il s'est déguisé en clochard pour être embarqué dans le centre d'hébergement de Nanterre. En 2012, Patrick Declerck nous parle cette fois des SDF, mais là les mots deviennent durs et francs envers notre société qui rejette toute une partie de cette population de plus en plus fragilisée par les crises successives.

Sur scène le comédien Christophe Quenon nous parle d'humain à humain, simplement, avec les mots souvent très crus de Patrick Declerck qui ne fait pas dans l'angélisme quand il nous parle des clochards. Les mots sont durs, le constat est acide. Les clochards, dans les centres ou dans la rue, sont souvent ivres la plupart du temps, la violence est omniprésente et ces hommes ont avant tout besoin de soins. Soins pour soigner un corps blessé ou soins psychiatriques dans l'espoir d'une possible réinsertion.

Peu de moyens sur scène, un montage en bois, quelques éclairages léchés qui nous plongent directement dans l'ambiance glauque et moite d'un de nuit de ramassage de clochards ou d'un dortoir de centre d'hébergement. La force de la mise en scène et du jeu du comédien est justement de ne jamais « jouer » un clochard mais plutôt d'être l'interprète des mots de Declerck et des souffrances de ces hommes et de ceux qui tentent de les soigner sans espoir dans la plupart des cas.

Christophe Quenon s'approprie les mots de Declerck avec tant de justesse et d'humanité qu'il nous donne parfois l'impression de converser directement avec l'auteur. Il nous parle en nous regardant dans les yeux, en nous questionnant, en nous montrant du doigt ce qu'il a vu. L'effet est saisissant sur le public, oscillant entre rire et malaise, comme si le comédien nous obligeait à regarder et à sentir de prés quelque chose que nous préférons cacher dans une petite pièce au fond de notre jardin, fermée à double tour.

Un très beau moment de théâtre à La Manufacture, sensible et troublant, qui ne laisse personne indifférent. **Pierre Salles**

La Provence .com
13 juillet 2016

La Convivialité

On plonge dans la langue française jusqu'au 15 juillet à la Manufacture

Nous sommes accueillis par deux érudits autour d'une table pour 40 minutes de convivialité ! Les comédiens qui sont aussi des spécialistes en langue française nous apprennent pourquoi certains mots prennent un x au pluriel et d'autres un s.

Savez-vous de combien de façons on peut écrire le son « s » en français ? Nous voyageons du Moyen-Âge à la Turquie en passant par la Grèce... Vous saurez presque tout sur l'orthographe et pourquoi la simplification du français serait positive pour nos chères têtes blondes.

S.A

Notre avis : courrez-y vite !

La Provence .com
14 juillet 2016

Iliade

Un classique revisité par Pauline Bayle à voir jusqu'au 24 juillet à La Manufacture

Déjà, dans la cour de la Manufacture, Ménélas exhorte les Grecs (et aussi quelques spectateurs) et chacun d'eux annonce le nombre de vaisseaux qu'il envoie à la conquête de Troie. Nous voilà partis dans cette aventure, puis tous, nous rentrons dans la salle où les cinq jeunes comédiens vont nous fasciner durant une heure et demie.

Fascination devant le texte d'Homère, la multitude de noms de combattants cités, mais comment font-ils pour se rappeler de toutes ces sonorités étranges pour nous. Fascination devant les combats épiques, devant les changements de rôles, de sexe, devant les luttes de pouvoir des dieux et des hommes, avec aussi de l'humour. Une énergie, une force incroyable animent ces acteurs impeccables devant ce défi.

Sans vraiment de décor, sans trop d'accessoires, ils nous embarquent dans cette épopée. La mise en scène et la direction d'acteurs ont été menées avec brio par Pauline Bayle.

M.C.B

Notre avis : on aime.

10 juillet 2016

♥ recommandé

Le vote n'est-il pas par essence biaisé ? FIGHT NIGHT nous invite à y réfléchir d'une singulière façon. Cinq candidats, un présentateur, deux opérateurs en statistiques, et un boîtier remis à chaque spectateur. Lequel devient un votant. Des candidats à quoi, à quel rôle ? Peu importe, le vote est lancé et les résultats s'affichent sur les écrans surplombant la scène.

Les tours se suivent, le favori du début flanche, l'outsider devient le leader. L'un est éliminé, puis un autre, il n'en faudra qu'un, comme dans toute élection. Les questions sont de plus en plus absurdes. On se surprend à voter en faveur de celui pour lequel on avait le plus d'aversion.

Le procédé peut paraître artificiel. Il stigmatise cependant avec une certaine adresse le processus décisionnel qui accompagne nos votes, lors de vraies élections, pour tel ou tel de nos surexposés candidats. En relevant chaque fait insignifiant, en dénichant chaque grain de sable, les médias ne nous posent-ils pas en filigrane des questions aussi absurdes que le présentateur, questions qui vont nous conduire à perdre de vue les programmes des uns et des autres et à nous délecter d'une politique spectacle ?

Le droit de vote a un statut qui tend vers le sacré, luttes pour l'acquérir en bandoulière, qui entoure l'acte de vote lui-même d'une chape de non-dits quant à ses imperfections. Alors pourquoi ne pas s'en amuser, avec irrévérence et une bonne dose de second degré, comme le fait FIGHT NIGHT ?

Walter Géhin

8 juillet 2016

♥♥♥ incontournable

Une journaliste, au sommeil troublé, s'inscrit à un essai clinique de rêve lucide. Elle sera exposée, dans une salle d'hôpital, aux mêmes stimuli que la poignée de co-rêveurs, aux profils divers, qui l'accompagnent dans cette expérience supervisée par un spécialiste reconnu de la question. Cependant, la rigueur du protocole est vite submergée par la force des rêves…

Ce n'est pas dans le sommeil que nous plonge Marien Tillet, mais dans un océan de bienheureuse perplexité. Méandres, imbrications, tiroirs, boucles, chausse-trapes, le cerveau fume, fulgure croyant tenir quelque chose, fulmine en réalisant qu'il s'agissait d'un mirage. Le conteur trace en un éclair une piste, aussitôt l'efface, en trace de nouvelles qui subissent le même sort, tandis que la frontière entre rêve et réalité se cabre, se tord et finalement se dérobe.

Marien Tillet imprime un rythme ébouriffant à sa narration, rythme merveilleusement soutenu par les effets sonores et de lumières que coordonnent Samuel Poncet et Alban Guillemot, et qui font glisser l'histoire vers d'inquiétantes contrées. Mais au-delà de cette performance *live*, le plus impressionnant est le talent d'écriture. D'abord parce que les concepts scientifiques indispensables à la compréhension de l'histoire sont discrètement, et avec humour, distillés par petits bouts digestes au fil du récit. Ensuite parce que la structure narrative de PARADOXAL, à la fois foisonnante et évanescente, endigue toute certitude. Et quel plaisir de quitter ce thriller médical avec, plutôt que des certitudes, de controversables interprétations !

Walter Géhin